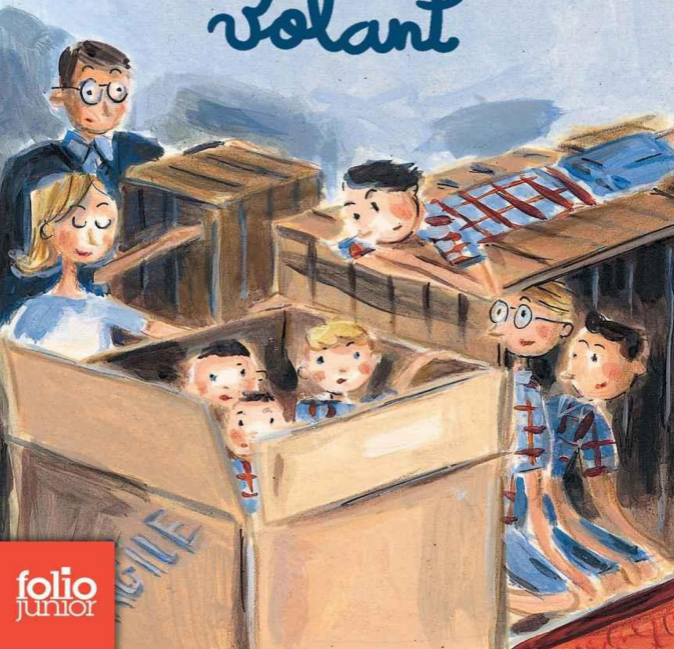


Jean-Philippe Arrou-Vignod

# Le camembert volant



folio  
junior

**folio**  
junior

Jean-Philippe Arrou-Vignod

# Le camembert volant

Illustrations de Dominique Corbasson



Gallimard Jeunesse

## La famille des Jean-Quelque-Chose

---

1. L'Omelette au sucre
2. Le Camembert volant
3. La Soupe de poissons rouges
4. Des vacances en chocolat

# Sommaire

Couverture

Titre

Histoire des Jean-Quelque-Chose

1. Jean-X.

2. La surprise de papa

3. Une télé sur la Lune

4. Le déménagement

5. Super Jean

6. La pêche au dinosaure

7. Il pleut

8. La visite des cousins Fougasse

9. Le camembert volant

L'Auteur

L'Illustratrice

Présentation

Dans la même collection

Copyright

Achevé de numériser







## Jean-X.

Ce matin-là, on rentrait tous de l'école avec maman quand on a rencontré le nouveau facteur devant l'entrée de l'immeuble. Il tenait son vélo d'une main, et dans l'autre une grosse

enveloppe couverte de timbres et de tampons.

– Vous allez pouvoir m’aider, il a dit en soulevant sa casquette. J’ai une lettre pour un certain Jean-Quelque-Chose qui habite au onzième.

– C’est moi, a dit Jean-A.

– C’est moi, j’ai dit.

– C’est nous, ont dit Jean-C. et Jean-D.

– Mettez-vous d’accord, les enfants, a dit le facteur qui avait l’air de trouver ça très drôle. Lequel d’entre vous s’appelle Jean-Quelque-Chose ?

Mais il a moins rigolé quand il a senti une petite main qui s’agrippait à son pantalon.

– C’est moi qui s’appelle Zean ! a

zozoté Jean-E. qui a un cheveu sur la langue.

C'est le moment qu'a choisi Jean-F. qui ne sait pas parler pour s'agiter dans sa poussette.

– Il a raison, a dit maman. Pourquoi n'aurait-il pas de courrier, lui aussi ?

Le facteur, les yeux ronds, a regardé les initiales brodées sur le bavoir de Jean-F. avant de nous dévisager lentement tous les six comme s'il était victime d'une hallucination.

– C'est une blague ? il a fait en déglutissant. C'est pour *La Caméra invisible* ?

– Je vous prie de rester poli, a dit maman.

– C'est quoi, *La Caméra invisible* ? a demandé Jean-C.

– T'occupe, banane, a dit Jean-A. qui regarde chaque jeudi la télé en cachette chez Stéphane Le Bihan.

– Bon, a dit le facteur avec un drôle de rire. Je la donne à qui, cette lettre ?

– À moi, a dit Jean-A.

– À moi, j'ai dit.

– À nous, ont dit Jean-C. et Jean-D.

– À moi, a dit Jean-E.

– Ouin ! a hurlé Jean-F.

– Un peu de silence, a ordonné maman, très calme, avant de se tourner vers le facteur qui n'en menait pas large : ça vous amuse de faire crier des enfants ?

Maman est très impressionnante quand elle est calme. Même Jean-F. a dû le comprendre, parce qu'il s'est arrêté instantanément de hurler comme si on l'avait débranché.

– C'est ma première tournée, a bredouillé le facteur en montrant la ruche de boîtes à lettres qui tapissent le mur de notre immeuble de Cherbourg. Je suis un peu perdu... Je cherche juste un Jean-Quelque-Chose.

– Eh bien, c'est nous, a dit maman en lui prenant la lettre des mains.

– Comment ça, c'est vous ? a répété le facteur. Vous êtes tous des Jean ?

– Est-ce que vous insinuez que je ne connais pas le prénom de mes propres

enfants ? a demandé maman.

Elle a glissé la lettre dans sa poche et on est passés en file indienne, la tête haute, devant le facteur médusé.

C'est toujours comme ça quand on sort tous ensemble.

Les gens n'arrivent pas à croire qu'on est juste une famille, pas une colonie de vacances ni une troupe de sosies échappés d'un cirque.

Six frères, ce n'est déjà pas courant. Mais six Jean-Quelque-Chose, ça frise le livre des records. Comme on a tous les oreilles décollées et un épi sur la tête, papa, qui n'est pas très physionomiste, a trouvé un truc imparable : nous ranger par ordre

alphabétique, comme dans un répertoire.

Il y a Jean-A., onze ans, alias Jean-Ai-Marre parce qu'il râle tout le temps.

Moi, c'est Jean-B., alias Jean-Boi parce que je suis un peu rondouillard.

Dans la famille des Jean, j'ai tiré le numéro deux.

« Mauvaise pioche », dit souvent Jean-A. qui se croit le plus fort parce qu'il a des lunettes et qu'il était le chouchou de M. Martel. Comme il est l'aîné, il prend le lit superposé du haut et en profite pour éteindre la lumière quand je lis ou me lancer ses chaussettes sales sur la figure.

Dans la chambre des moyens, il y a Jean-C., sept ans, nom de code Jean-C.

Rien parce que c'est le distrait de la bande.

Il y a aussi Jean-D., cinq ans, surnommé Jean-Dégâts, avec qui Jean-C. a inondé deux fois l'appartement depuis qu'on habite à Cherbourg.

Les petits, c'est Jean-E., trois ans, alias Zean-Euh parce qu'il a un cheveu sur la langue, et le bébé Jean-F., alias Jean-Fracas, qui n'a encore qu'un an et pas beaucoup de cheveux sur la tête.

Quand il est né, tout le monde attendait une fille, histoire de changer un peu, et papa, qui est très fort en bricolage, avait tapissé sa chambre d'un joli papier rose qui cloquait tellement qu'on aurait pu croire que quelqu'un avait caché derrière des noyaux de cerises.



Au début, on a tous été déçus que Jean-F. ne soit pas une fille. Comme il a toujours faim, il s'arrête de respirer, devient tout rouge et se met à crier si fort que les gens dans la rue croient que c'est la sirène de la défense passive qui s'est déclenchée par erreur.

Moi, j'aurais voulu être fils unique comme mon meilleur copain, François Archampaut. Il habite dans une maison si grande qu'il est obligé de prendre son vélo pour aller jusqu'à la salle de bains. Enfin, c'est ce qu'il raconte... Comme son père est agent secret, François Archampaut n'invite jamais personne chez lui à jouer le jeudi. Jean-A. dit que c'est un menteur, mais moi je le crois.

Son père a une DS 19 bourrée de gadgets prototypes et François Archampaut dit qu'on sera agents secrets nous aussi, quand on sera grands, et qu'on fera équipe tous les deux. On s'est déjà fabriqué des cartes d'espion et, sur la mienne, j'ai juste mis mes initiales, J. B. : ce sont les mêmes que celles de James Bond, mon héros préféré.

Héros, c'est le métier que je veux faire plus tard. Détective, karatéka ou agent secret, je ne sais pas encore. Mais est-ce que vous imaginez James Bond traînant derrière lui cinq frères aux oreilles décollées ?

Ce jour-là, papa nous attendait sur le pas de la porte.

Papa est très fort comme médecin. Il a toujours beaucoup de travail, alors c'est rare qu'il rentre déjeuner, surtout quand on a école et qu'il faut manger avec un lance-pierres si on ne veut pas être en retard et avoir cent lignes de M. Martel. Il avait gardé sa blouse blanche de l'hôpital, ce qu'il ne fait jamais non plus, et on s'est tous regardés en grimaçant, cherchant à deviner qui avait fait une bêtise assez grave pour qu'il rentre à midi.

– Mes enfants, il a dit en embrassant maman, j'ai une grande surprise à vous annoncer !

– Aïe ! a murmuré Jean-A.

La dernière fois qu'on nous avait fait

le coup de la surprise, c'était maman pour nous annoncer qu'elle attendait un nouveau bébé. Ça n'allait pas recommencer !

Quelque temps après la naissance de Jean-F., une main anonyme avait griffonné « COMPLET » à côté de notre nom, sur la porte de l'appartement, et comme personne n'avait voulu se dénoncer, papa avait privé tout le monde de piscine pour une semaine.

Mais celui qui avait écrit ça avait bien résumé l'opinion générale. Six garçons, ça suffit largement.

– Vous en faites une tête ! a dit papa avec un sourire malicieux. Vous n'aimez pas les surprises ?

Quand papa est de bonne humeur, c'est

que des catastrophes se préparent. Il s'est penché sur la poussette et a voulu chatouiller Jean-F. sous le menton. Grosse erreur : Jean-F. a agrippé le stéthoscope qui pendouillait autour de son cou, a tiré dessus et l'a relâché brusquement. Paf ! en plein dans l'œil de papa !

Ça nous a tous fait rire, sauf Jean-F. qui s'est mis à hurler, alors on n'a plus ri du tout en voyant la mine que faisait papa.

– Très bien, il a dit. Puisque c'est comme ça, on parlera de la surprise plus tard.

– Tout le monde à table, alors, a lancé maman.

On a filé se laver les mains sans demander notre reste.

Papa a dû trouver que ce n'était pas une si bonne idée finalement de rentrer déjeuner parce que c'était juste le jour où maman avait fait des épinards. Il mastiquait de minuscules bouchées, mâchoires serrées, en jetant des regards d'envie sur la purée au jambon de Jean-F.

À un moment, il a profité que maman soit allée à la cuisine pour chiper discrètement une bouchée dans l'assiette de Jean-F. Jean-F. s'est arrêté aussitôt de respirer, il est devenu écarlate et s'est mis à hurler si fort que maman est revenue en criant :

– Lequel d’entre vous trouve très malin de faire pleurer le bébé ?

Papa, l’air dégagé, s’est mis à siffloter innocemment pendant qu’on plongeait tous le nez dans notre assiette.

– Personne, bien sûr, a fait maman en nous fusillant du regard. Quand je reviens, je ne veux plus rien voir dans les assiettes ou ça va barder !

C’était l’heure de la sieste de Jean-F. Elle l’a pris dans ses bras et l’a emmené dans la chambre.

– Merci, les gars, a murmuré papa. Je vous revaudrai ça.

Ôtant le couvercle de la casserole, il a ajouté précipitamment :

– Vite, tendez-moi vos assiettes !

On a vidé dedans les épinards qui nous restaient, puis papa a filé ni vu ni connu les jeter dans la poubelle de la cuisine.

– J’ai débarrassé, chérie ! il a lancé. Qu’est-ce que j’apporte comme dessert ?

Papa est vraiment très fort.

– Et la surprise ? on a demandé quand le repas a été terminé.

– Ce soir, a dit papa. Il est l’heure que vous partiez à l’école. Et puis il faut que j’en parle avec votre mère d’abord.

– À propos de surprise, a dit maman en sortant la lettre qu’avait apportée le facteur, j’allais oublier ce mystérieux courrier...



À la maison, recevoir une lettre, c'est toujours un événement. Sous prétexte qu'on est six, personne ne nous écrit jamais. Je veux dire : à nous les enfants. À part nos grands-parents pour les anniversaires, ou les cousins Fougasse qui nous envoient leurs images de communion et des cartes de vœux pour Noël dessinées à la main.

Mais l'enveloppe que tenait maman était trop grande pour des images de communion. Une enveloppe jaune en papier kraft, avec l'adresse tapée à la machine, comme celles qu'envoient les notaires, dans les livres, pour vous dire que vous venez d'hériter par surprise un milliard d'anciens francs.

Impossible de savoir à qui elle était destinée : la deuxième partie du prénom était illisible. Alors maman a décidé de la lire elle-même.

*Cher Monsieur Jean-X.,*

*Permettez-nous, d'abord, de vous remercier de la confiance que vous manifestez à l'égard de notre maison, et de vous féliciter pour la qualité de votre choix.*

*Le modèle Z 833 E que vous nous avez commandé est en effet l'un des fleurons de notre production...*

Là, maman a marqué un petit temps d'arrêt, avant de reprendre plus

lentement :

*... Votre bon de commande appelle cependant deux remarques de notre part :*

*1/ L'achat de pistolets d'alarme est strictement réservé aux adultes de plus de vingt et un ans.*

*2/ Nous ne pouvons accepter, comme vous le proposez, un règlement par timbres de collection et vignettes du Tour de France. Seuls les chèques sont acceptés.*

*Pour ces deux raisons, nous avons le regret de vous informer que nous ne pouvons malheureusement répondre favorablement à votre commande.*

*Veillez agréer, cher Monsieur Jean-*

*X., l'expression de nos sentiments les meilleurs.*

Un silence de plomb a suivi. On aurait dit qu'une météorite de la taille d'un terrain de football était tombée sur le salon. Puis papa a dégluti bruyamment avant de prendre la lettre des mains de maman et de nous la présenter à la ronde.

– Je suis très calme, il a dit. Je suis très très calme, mais je ne le répéterai pas deux fois... Que le destinataire de cette lettre sorte des rangs IMMÉDIATEMENT !

Personne n'a bougé d'un millimètre.

– Je vous préviens, a repris papa, la

voix enflant dangereusement. Si le zigoto qui tente d'introduire dans cette maison des pistolets d'alarme...

– Modèle Z 833 E, a précisé Jean-C.

– ... ne se dénonce pas IMMÉDIATEMENT, a explosé papa, vous serez tous privés de dessert jusqu'à... jusqu'à... votre majorité !

– C'est pas moi. Z'ai déjà mon pistolet à flèches ! a zozoté Jean-E.

– Comment je l'aurais commandé ? a fait Jean-D. Je sais même pas écrire.

– C'est pas moi non plus, a fait Jean-C. Je suis trop nul en orthographe.

Tous les regards ont convergé sur Jean-A. et sur moi. Forcément, parce qu'on est les grands, c'est toujours nous qu'on accuse.

– C'est Jean-B. ! a dit Jean-A. en devenant tout blanc. Même qu'avec François Archampaut, ils se sont fabriqué aussi des vestes de survêtement pare-balles !

– C'est même pas vrai ! j'ai dit. C'est toi qui as eu l'idée qu'on paye avec des timbres et des vignettes du Tour de France parce qu'on n'a pas assez d'argent de poche !

Je l'avais bien dit à François Archampaut : jamais on n'aurait dû prendre Jean-A. dans notre club d'agents secrets ! D'abord, les traîtres ont toujours des lunettes, et depuis que Jean-A. est en 5<sup>e</sup>, il se croit le plus fort et veut toujours être le chef.

Quand on avait découpé le bon de commande dans le catalogue de l'armurier, j'étais sûr qu'on était en train de faire une grosse bêtise. Mais l'idée de signer Jean-X., c'était moi : un vieux truc d'agent secret pour cacher son identité.

– Mes fils achètent des armes à feu par correspondance ! a murmuré papa en se laissant tomber dans le fauteuil avec accablement. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

– Moi, je voulais pas ! a balbutié Jean-A. C'est eux qui m'ont forcé !

– C'était juste pour jouer, j'ai dit.

– Pour jouer ? a répété papa. Des pistolets d'alarme ?

– Génial ! a dit Jean-C. qui ne comprend jamais rien. Est-ce qu'on pourra jouer avec vous ?

– Silence tout le monde, a dit maman, et écoutez-moi bien...

Elle était très calme et avait l'air d'avoir un peu de mal à garder son sérieux.

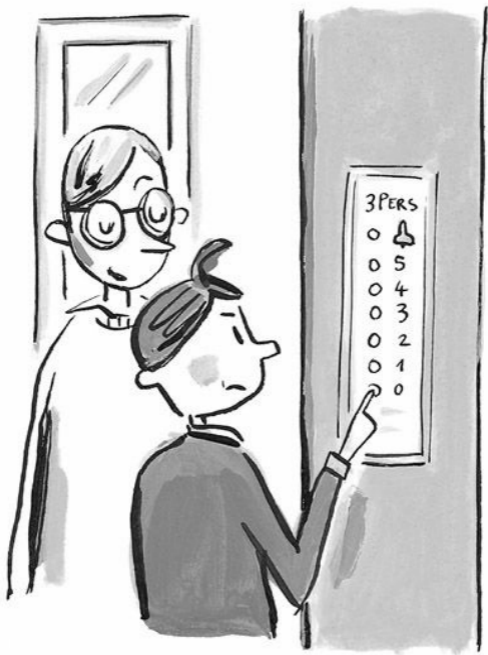
– Six Jean dans cette maison, elle a dit, c'est bien assez comme ça il me semble. Pas question d'y ajouter un quelconque Jean-X., Jean-Y. ou Jean-Z...

Sur ce point, on était tous d'accord. Elle a continué :

– Quant à ceux qui auraient l'idée saugrenue de vouloir s'amuser dans le



salon avec un lance-flammes, des grenades dégoupillées ou un quelconque joujou explosif, qu'ils se préparent à recevoir la fessée de leur vie... Même s'ils sont agents secrets et rompus aux techniques de combat les plus sophistiquées, a-t-elle ajouté en nous fixant droit dans les yeux, Jean-A. et moi. Nous sommes bien d'accord ?



On a hoché la tête en silence, rassurés de s'en sortir à si bon compte.

– Maintenant, il est grand temps de

filer à l'école si vous ne voulez pas être en retard. Et qu'aucun espion amateur ne s'avise de laisser traîner une seule de ses petites oreilles décollées pendant que votre père me parle de sa surprise, sinon...

Attrapant nos cartables, on a tous détalé sans attendre qu'elle ait fini sa phrase.

– C'est ta faute, sale rapporteur, j'ai dit à Jean-A. dans l'ascenseur.

– Rapporteur toi-même, a ricané Jean-A. Elle était nulle, ton idée, d'abord.

– De toute façon, j'ai dit, on ne prendra plus jamais de 5<sup>e</sup> à lunettes dans notre club. Bien fait pour toi !

– M'en fous, a dit Jean-A. Un club de

primaires, c'est trop débile.

– Débile toi-même, j'ai dit.

– Répète un peu si t'es un homme, a ricané Jean-A.

Et on s'est séparés en courant pour ne pas arriver en retard à l'école.



La surprise de papa

Quand on est revenus à la maison ce soir-là, papa n'était pas encore rentré.

– Une surprise est une surprise, a dit maman en refusant de répondre à nos questions. Il vous faudra patienter jusqu'au dîner. Vous n'auriez pas vos devoirs à faire, par hasard ?

C'était l'heure de *Rintintin* sur la télé des voisins, alors on a dit « si si ! » et on a filé aux toilettes.

Nous, on n'a pas la télé. Maman dit qu'on a d'autres choses à faire que s'abrutir devant des émissions stupides. Pour voir *Rintintin*, on est obligés de monter sur le siège des cabinets : par le petit vasistas, on a une vue géniale sur le poste de M. Bertholin. Comme il habite

l'immeuble d'en face, sa télé ressemble à un minuscule timbre-poste, mais avec les jumelles de Jean-A., on arrive à deviner l'histoire, même s'il n'y a pas de son.

Seulement, on n'a qu'une paire de jumelles, et Jean-A. veut toujours la prendre. En plus, la cuvette des toilettes n'est pas assez large pour y tenir debout à trois. Jean-C. n'arrêtait pas de crier : « À moi de voir, maintenant ! » en nous tirant par le pantalon. Alors Jean-A. lui a filé une beigne et ça s'est mal terminé.

– Je croyais que vous deviez faire vos devoirs ! a crié maman. Dans vos chambres, immédiatement !

C'était la fin de l'année. À part Jean-A. qui fait initiation latin parce qu'il est

en 5<sup>e</sup>, on n'avait pas de travail à faire. Comme M. Martel est très sévère, j'aurais quand même profité pour préparer des lignes d'avance, ça pouvait toujours servir.

J'ai une technique spéciale pour ça. Je copie deux cents fois :

*Je ne...*

*Je ne...*

Et je laisse le reste de la ligne en blanc. Comme ça, selon la punition, il n'y a plus qu'à compléter :

*... me moque pas de l'une de mes camarades parce qu'elle a un appareil dentaire.*

Ou bien :

*... lance pas des boulettes de papier*



*mâché pendant la leçon de morale.*

Comme on a un bureau à deux places, Jean-A. n'arrêtait pas de loucher par-dessus mon bras.

– « Je ne, je ne... », il a ricané. Trop débiles, les primaires !

– Banane, j'ai dit. Tu y as été, toi aussi, en primaire.

– Oui, mais moi j'avais jamais de lignes de M. Martel.

– Forcément, j'ai dit. T'étais son chouchou.

Jean-A. déteste qu'on dise qu'il était le chouchou de M. Martel. Il a pris son stylo à plume, l'a dévissé et a vidé sa cartouche sur mes lignes d'avance en répétant : « Je ne, je ne ! » comme s'il était atteint d'une maladie mentale

incurable.

– Tu vas le payer, j’ai dit.

On a commencé à se rouler sur le tapis quand Jean-C. est entré dans la chambre.

– Maman, maman ! il a crié. Les grands sont encore en train de se battre !

– Sale rapporteur, a fait Jean-A.

Et il lui a lancé une chaussure. Jean-C. s’est baissé et Jean-D. qui arrivait au triple galop, son épée à la main, l’a reçue en pleine figure. Alors il s’est jeté dans la mêlée en appelant Jean-E. à la rescousse.

Ça a été une sacrée bagarre.

À un moment, Jean-C. a voulu sauter sur le lit du haut, mais Jean-A. a été le plus rapide.

– Sortez de notre chambre ou vous êtes des hommes morts, il a dit en brandissant son polochon.

– Jamais ! ont ricané Jean-C. et Jean-D. On est les moyens venus de l'espace ! Votre planète nous appartient !

– Les Pygmées attaquent ! j'ai dit en sautant à mon tour sur le lit. Ils ne nous prendront pas vivants !

– Pas de quartier ! ont lancé les moyens.

– D'accord, j'ai dit, mais on ne touche pas aux affaires.

– T'inquiète, a ricané Jean-A. en enlevant ses lunettes. Qu'ils essayent un peu et ça va sacrément dégénérer...

– Dégénéré toi-même, a dit Jean-C.

– Les enfants ! a appelé maman. Papa vient d’arriver !

Juste au moment le plus intéressant... On s’est quand même envoyé quelques beignes, histoire de ne pas tout gâcher, puis on a filé au salon pour découvrir la surprise de papa.

Même si on n’a pas la télé, ça avait quand même été une super fin d’après-midi.

Dans le salon-salle à manger de notre appartement de Cherbourg, il y a un grand canapé, deux fauteuils et des petites tables gigognes. Maman les a achetées l’hiver dernier dans un magasin de meubles suédois. Six tables basses toutes pareilles, mais de tailles

différentes pour pouvoir les ranger les unes dans les autres.

– Chacun la sienne, a dit maman qui est très organisée. Ça évite les disputes et ça ne prend pas de place sur le tapis.

Même Jean-F. a sa table gigogne, ce qui est un peu bête vu qu'il a déjà une tablette sur sa chaise de bébé. Mais si on oublie de sortir la sienne, il arrête de respirer et se met à crier si fort qu'on regrette vraiment qu'il ne soit pas une fille.

Ce soir-là, en l'honneur de la surprise de papa, maman avait préparé des tas de petites assiettes remplies de canapés au beurre de saumon, de chips, de cacahuètes et de gougères individuelles.

J'adore quand on fait un apéritif

dînatoire. C'est comme ça qu'elle dit quand elle n'a pas envie de faire la cuisine ou les soirs d'anniversaire. On a le droit de manger avec les doigts et de boire autant de boisson gazeuse qu'on veut, assis tous en rond sur le tapis du salon. Sauf Jean-F., bien sûr, parce que maman dit que les bulles ballonnent l'estomac.

Papa a profité de l'occasion pour utiliser le cadeau de Noël que lui a offert papy Jean : une drôle de bouteille en métal argenté qu'on appelle un siphon et qui ressemble à l'extincteur de l'école. On glisse à l'intérieur de petites cartouches de gaz et, quand on appuie sur le bec, ça projette de l'eau de Seltz

en faisant des éclaboussures partout.

– Messieurs, a dit solennellement papa en levant son doigt de whisky, à la santé de tous les Jean !

C'est le signal qu'on attendait pour se jeter sur l'apéritif : Jean-A. a gobé trois gougères d'un seul coup, Jean-D. se remplissait les poches de chips, et quand Jean-C. et Jean-E. ont commencé à se bombarder avec les cacahuètes, maman a dû mettre le holà.

– C'est un apéritif dînatoire, elle a dit, pas le repas des fauves.

Ça a un peu cassé l'ambiance, surtout que personne ne voulait goûter les canapés au beurre de saumon. Papa a tenté de reprendre un doigt de whisky, mais il a vite compris au regard de

maman que ce n'était pas le moment de refaire des éclaboussures sur la table avec son nouveau siphon.

– Bon, il a dit. Qui veut connaître la grande surprise ?

– Moi, moi ! on a tous crié.

Il a pris sa pipe, l'a bourrée de tabac et a attendu de faire des petits pop-pop de fumée avant de commencer.

– Voilà, il a dit. Votre mère a beau être très organisée, cet appartement est devenu trop petit pour nous huit depuis la naissance de Jean-F. Et je ne parle pas du désordre qui règne dans vos chambres : même une chatte n'y retrouverait pas ses petits...

Tout le monde s'est senti visé, sauf



Jean-F. qui s'est mis à pédaler dans sa chaise de bébé en entendant son nom.

– Après en avoir longuement discuté, a repris papa, votre mère et moi avons pris une grande décision.

– On va avoir la télé ? a demandé Jean-A.

– Non, a dit papa. On va déménager.

– Déménazer ? a répété Jean-E.

– On quitte Cherbourg, a opiné papa en expédiant un rond de fumée vers le plafond. Je suis nommé à la rentrée prochaine à l'hôpital de Toulon.

Un silence de mort a suivi. On aurait dit qu'il venait de lâcher un champignon atomique au milieu du salon.

Bouche ouverte, on remuait tous les lèvres mais aucun son n'en sortait,

comme les héros de *Rintintin* sur la télé de M. Bertholin.

Jean-C. en a profité pour enfourner une poignée de cacahuètes, puis Jean-A. le premier a retrouvé l'usage de la parole :

– Tu veux dire qu'on s'en va pour toujours ? il a bégayé.

– Qu'on verra plus nos copains ? j'ai balbutié.

– Et qu'on n'ira plus à la piscine municipale ? a demandé Jean-C.

– Ni acheter des gâteaux à la pâtisserie Boudineau ? a poursuivi Jean-D.

– Ni zouer au zardin public ? a zozoté Jean-E.

– Ouin ! a fait Jean-F. en arrêtant de respirer.

– Pas de panique, a dit papa. D'abord on ne part pas avant la fin du mois de juillet...

– Et puis, a ajouté maman, on a décidé autre chose : pas question de déménager si la majorité n'est pas d'accord.

– C'est quoi, la majorité ? a questionné Jean-E.

– C'est quand on ne demande pas leur avis aux minus, a dit Jean-A. qui se croit le meilleur en vocabulaire parce qu'il est en 5<sup>e</sup>.

– Banane, a dit Jean-C. La majorité, c'est quand on a le droit de piloter une voiture de course.

– Banane toi-même, a ricané Jean-A.

– La majorité, c'est le droit de chacun d'exprimer librement son avis, a expliqué maman qui a des principes éducatifs. N'est-ce pas, chéri ?

– Exactement, a dit papa. Et le premier qui n'est pas d'accord, je l'expédie séance tenante en pension chez les enfants de troupe !

Mais avant de voter, il a voulu d'abord nous montrer où se trouve Toulon sur la carte routière.

Papa est très fort, sauf pour déplier les cartes. Quand il a réussi à l'étaler, elle était toute déchirée à l'endroit des plis. C'est le moment qu'a choisi Jean-E., que personne ne surveillait, pour envoyer

dessus une giclée d'eau de Seltz avec le nouveau siphon offert par papy Jean.

Papa a poussé un juron, Jean-F. s'est arrêté de respirer, et ça allait tourner à la catastrophe quand maman a eu l'idée de sortir l'atlas de la bibliothèque et de servir à papa un nouveau doigt de whisky.

Pendant qu'elle allait coucher Jean-F., on a tous fait cercle autour de lui.

– Regardez, il a dit en chaussant ses lunettes : Cherbourg est ici, sur cette petite pointe qu'on appelle la presqu'île du Cotentin. Vous la voyez ? On dirait une sorte de verrue sur un nez... Eh bien, Toulon se trouve exactement ici.

Son doigt a traversé toute la France et a pointé un endroit tout en bas de la

carte. Tellement loin de Cherbourg, j'ai pensé avec un pincement au cœur, que c'était fichu pour notre club d'agents secrets avec François Archampaut. En plus, comme a expliqué papa, il fait toujours beau à Toulon. Est-ce que vous imaginez des espions professionnels portant un short et des sandales en plastique ?

– Vous voyez cette mer ? a continué papa. C'est un peu comme la Manche, sauf qu'on peut s'y baigner sans devenir bleu de froid... On l'appelle la Méditerranée parce que... eh bien...

– Ça vient du latin, a dit Jean-A. qui en fait depuis qu'il est en 5<sup>e</sup>.

– Merci ! a dit papa un peu vexé. Si

vous m'interrompez sans arrêt...

– Est-ce qu'il y aura une piscine municipale à Toulon ? a demandé Jean-C.

– Bien sûr, a dit papa. Avec une eau tellement chaude qu'il faut y apporter ses glaçons !

– Et un zardin public pour zouer ? a demandé Jean-E.

– Bien sûr ! Mais qu'est-ce que vous diriez d'avoir une maison, avec un vrai jardin rien que pour nous ? a dit papa avec un petit sourire.

– Une maison ? Alors j'aurai ma chambre à moi tout seul ? s'est écrié Jean-C.

– Et je pourrai avoir un chien ? j'ai fait.

– Et moi une télé dans ma chambre ? a renchéri Jean-A.

– Et un portique dans le jardin ? a proposé Jean-D. Pour faire de la corde lisse et jouer à cochon pendu ?

– On verra quand on sera là-bas, a dit maman en revenant de la chambre de Jean-F. Vous oubliez un détail important, il me semble... Nous n'avons pas encore voté.

– Tu es certaine que c'est bien utile, chérie ? a demandé papa en soupirant.

– Certaine, a dit maman.

Comme la carte routière était fichue de toute façon, papa a découpé dedans des petits bouts de papier qu'il a distribués avant d'expliquer les règles du vote.



– Le principe est simple : ceux qui sont pour qu'on déménage, vous écrivez « oui » sur votre bulletin. Pour les autres, je rappelle qu'il existe une excellente pension qui s'appelle les enfants de troupe...

– C'est un vote à bulletin secret, a corrigé maman. Chacun a le droit de donner librement son avis.

– Qu'est-ce que j'ai dit ? a protesté papa.

On est tous passés au vote. Il a fallu que maman aide Jean-E. et Jean-D qui ne savent pas écrire et quand on a eu fini, papa s'est éclairci la gorge avant de tirer un à un nos bulletins et de les lire solennellement.

Même sans voir l'écriture, c'était facile de reconnaître ce que chacun avait voté.

*Oui, à condition qu'on ait la télé : du Jean-A. tout craché.*

*Ze veux bien déménazer à Toulon : Jean-E.*

*Jé pas vu ou été Toulon : ça c'est Jean-C. qui ne comprend jamais rien et qui est nul en orthographe.*

*D'accord si on va à la piscine municipale le samedi après-midi comme ici : Jean-D.*

Le dernier était un « NON ! » en énormes majuscules. Comme c'est un vote à bulletin secret, je ne dirai pas qui l'a écrit, même sous la torture.

– « Non » ? a répété papa. « Non » ?  
Que celui qui refuse de déménager se  
dénonce immédiatement !

– C'est Jean-B. ! a ricané Jean-A. Il ne  
veut pas quitter François Archampaut !

– Silence, a dit maman. Chacun a le  
droit de s'exprimer librement.

Papa a fait rapidement les comptes.  
Au total, il y avait trois oui, un bulletin  
nul (celui de Jean-C.) et un seul non.

– Mes enfants, il a dit en ôtant ses  
lunettes, la majorité d'entre vous s'étant  
largement prononcée pour le oui, la  
décision est adoptée : nous ferons la  
prochaine rentrée scolaire à Toulon,  
charmante ville de la côte  
méditerranéenne et sous-préfecture du

Var, célèbre pour la clémence de son climat et l'exceptionnelle qualité de son corps médical ! Hip, hip, hip...

– Hourra ! ont crié les autres. Vive Toulon !

– Chut ! a fait maman qui déteste quand on chahute avec papa parce que ça dégénère toujours. Vous allez réveiller Jean-F.

Ça m'a donné une idée tout à coup.

– Attendez, j'ai dit. Jean-F. a le droit de voter lui aussi.

– Jean-F. ? a ricané Jean-A. Il sait même pas parler, je t'apprendrai !

– C'est pas une raison, j'ai dit. C'est un Jean comme les autres.

– Jean-B. a raison, a dit maman. Ce n'est pas parce que Jean-F. est le petit

dernier qu'il n'a pas le droit de s'exprimer.

– S'exprimer ? a répété papa. Mais enfin, chérie, c'est un nourrisson ! Pourquoi ne pas faire voter la tortue tant qu'on y est ?

– Très bien, chéri, a dit maman très calmement. Si tu compares mon fils à une tortue...

En fait, quand il agite les jambes dans son Babygro, Jean-F. ressemble plutôt à une grosse grenouille. Mais au regard que m'a lancé papa, j'ai pensé que ce n'était pas la peine de le contredire.

C'est le moment qu'a choisi Jean-F. pour se mettre à hurler dans sa chambre.

– Tu vois ? a triomphé maman. Il

proteste contre cette injustice flagrante.

– Bon, a dit papa avec accablement, je te propose un compromis : si Jean-F. pleure moins de trois minutes trente, c'est qu'il accepte de déménager. Plus, c'est qu'il refuse. D'accord ?

– D'accord, a dit maman.

Papa a ôté sa montre-chronomètre et on a fait cercle autour de lui en se bouchant les oreilles.

C'est long, trois minutes trente à écouter Jean-F. hurler, même pour une décision aussi importante qu'un déménagement !

Une minute... Une minute trente... Deux minutes... Trois moins le quart... J'avais l'impression que la trotteuse de papa marchait au ralenti... Trois minutes

dix... Trois minutes vingt...

À l'instant où je pensais que c'était gagné, Jean-F. a fait une sorte de petit gargouillis et s'est tu subitement.

– A voté ! a dit lugubrement papa en arrêtant son chronomètre.

Quatre contre un. La majorité avait décidé : à la fin du mois de juillet, on quittait Cherbourg, François Archampaut, les gâteaux du dimanche à la pâtisserie Boudineau, la piscine municipale et le magasin de farces et attrapes de la rue de l'école...

Je suis allé me coucher avec une drôle de boule dans la gorge. Même si l'appartement était trop petit et que je devais partager ma chambre avec Jean-

A., c'était notre appartement à nous, et je n'arrivais pas à penser qu'on allait devoir vivre ailleurs.

Où est-ce que j'achèterais mon *Journal de Spirou* chaque semaine ? Et mes boules coco ? C'en était fini du patin à roulettes au pied de l'immeuble, des déjeuners du dimanche au restaurant du Cercle Naval, des télés allumées dans la vitrine de la boutique d'électroménager... Même la pluie du jeudi après-midi allait me manquer, et les jours où il faut monter les onze étages à pied parce que l'ascenseur est en panne.

Même si j'aimerais être fils unique quelquefois, je déteste que les choses changent. Et un déménagement, c'est le



pire bouleversement qui puisse arriver. Je ne souhaiterais ça à personne, même à mon pire ennemi.

– T'inquiète, banane, a fait Jean-A. depuis le lit du haut. Tu verras, à Toulon, les copains, c'est pas ça qui manque. Et puis tu seras chez les grands, comme moi. On pourra toujours se castagner tous les deux à la récréation.

Il a ricané dans l'ombre, mais je sentais sa voix mal assurée.

– Banane toi-même, j'ai dit.

Mais le cœur n'y était pas vraiment.





## Une télé sur la Lune

L'année scolaire a filé à toute vitesse.

Pour une fois, j'aurais voulu qu'elle ne s'arrête jamais. Il y avait tellement de choses que j'avais envie de faire encore

avant de quitter Cherbourg : aller voir un film de cow-boys au cinéma Rex, lire les Club des Cinq que je n'avais pas eu le temps d'emprunter à la bibliothèque municipale, ou parler à Nathalie, la fille de M. Martel, qui a des couettes et qui est à l'école des filles à côté de la nôtre...

En 6<sup>e</sup>, ce n'est pas la même chose qu'en primaire. Garçons et filles sont mélangés dans la même classe : si on n'avait pas déménagé, j'aurais pu être avec elle à la rentrée. J'aurais même pu lui parler, qui sait.

Jean-A. dit qu'avec ses couettes, la fille de M. Martel ressemble à Annie dans le Club des Cinq. Lui, sa préférée,

c'est Claude parce que c'est un garçon manqué.

De toute façon, il dit que les filles sont nulles, mais c'est parce qu'il a des lunettes et que la sœur de Stéphane Le Bihan a de meilleures notes que lui en latin.

Jean-C. dit que Jean-A. est amoureux en secret de la sœur de Stéphane Le Bihan, et que c'est pour ça qu'il passe des heures à se coiffer dans la salle de bains, le matin, avant de partir à l'école.

– J'ai un épi, banane, a ricané Jean-A. Et puis d'abord, quand je serai grand, je ne me marierai jamais. J'aurai un bolide à une place et une maison avec marqué « Interdit aux filles ».

Seulement, quand Jean-C. s'est amusé

à faire des grimaces à la sœur de Stéphane Le Bihan derrière la vitrine de l'épicerie où elle achetait des bonbons, Jean-A. lui a collé une beigne sonore dont Jean-C. a gardé l'empreinte sur la joue pendant toute une semaine.

C'est ça que je regretterai le plus quand on quittera Cherbourg : nos disputes en rentrant de l'école.

Le dernier jour de classe, M. Martel a organisé un goûter pour fêter la fin de l'année.

Il avait invité les CM2 de l'école des filles, mais on est restés dans notre coin à ricaner entre garçons pendant que les filles gloussaient en se goinfrant de nos gâteaux.

Après, on est sortis dans la cour, mais elles se sont mises à jouer à l'élastique et à rigoler en se disant des trucs secrets à l'oreille. Nous, pour rigoler aussi, on s'est mis à leur tirer dessus avec le ballon de foot, alors ça a dégénéré. À un moment, le grand Cyril a shooté tellement fort qu'il a fracassé la fenêtre de la classe. M. Martel est sorti avec son sifflet, personne ne voulait se dénoncer, alors Nathalie, la fille de M. Martel, a montré le grand Cyril du doigt et on est tous rentrés copier cent lignes pendant que les filles nous faisaient des grimaces par la fenêtre.

– C'est toujours comme ça avec les filles, a dit François Archampaut. Tu

comprends maintenant pourquoi je n'ai pas voulu avoir de sœur...

Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait pour les vacances, il a pris son air mystérieux qui énerve Jean-A.

– Désolé, il a dit. Mission top secrète. Il vaut mieux que tu ne saches rien. Je ne voudrais pas qu'on te torture pour te faire avouer où je suis.

Comme François Archampaut apprend la télépathie, ça n'était pas grave que je n'aie pas encore d'adresse où il pourrait m'écrire à Toulon. On s'est juré qu'on s'enverrait des messages codés et qu'on resterait copains jusqu'à la mort. Puis il est monté dans la DS 19 de son père, le chauffeur a mis les gaz et il a disparu en agitant la main, me laissant seul sur le



trottoir avec mon gros cartable et une boule de chagrin dans la gorge.

Tout le monde criait, lançait ses cahiers en l'air. Les grandes vacances commençaient, mais pour la première fois, ça me donnait envie de pleurer.

Nous, à cause du déménagement, on ne partirait qu'au mois d'août en vacances, dans la nouvelle maison de campagne de papy Jean et de mamie Jeannette.

Jean-A., qui râle tout le temps, dit que c'est nul de rester à la maison quand tous nos copains sont partis. Heureusement, il y a le Tour de France : on passe les après-midi à jouer aux petits cyclistes en écoutant les étapes sur

le poste de radio du salon. Comme il veut toujours être le maillot jaune, on se met des peignées et ça finit toujours mal parce que maman est un peu à cran à cause du déménagement.

Elle a déjà commencé à mettre dans des cantines toutes les choses qu'on n'utilisera pas avant le départ : les moufles pourries des cousins Fougasse, les pantalons de ski, les chaussettes de laine et les blazers d'hiver qu'on porte le dimanche quand on va à la messe.

Depuis que le déménageur a cassé un vase en prenant les mesures de la bibliothèque, elle a décidé de tout préparer elle-même. D'un côté, il y a les bagages spéciaux, toutes nos affaires pour les grandes vacances, et de l'autre

les cartons où elle emballe les choses qui cassent pour le déménagement, avec des étiquettes « Fragile » et le nom de ce qu'il y a dedans inscrit en gros au marqueur indélébile.

– Rien de tel qu'un peu d'ordre et une bonne liste, répète souvent maman qui est très organisée.

– Chérie, dit papa chaque matin en fouillant les placards vides, tu n'as pas vu ma cravate à rayures ? Et mes lames de rasoir ? C'est curieux, mais je n'ai plus qu'une seule chaussure marron.

Comme il a vite vu que ça n'amusait pas du tout maman, il part à l'hôpital avec une chaussure noire et une marron et la cravate en lainage qu'il déteste,

celle que lui a tricotée Mme ?  
Vuillermoz avec des restes de layette.

Les Vuillermoz sont des amis de mes parents. Quand elle a appris qu'on déménageait, Mme Vuillermoz, qui est très serviable, a proposé à maman de venir s'installer chez nous pour l'aider.

– C'est très aimable de sa part, a dit maman, mais si elle passe cette porte, je ne répons plus de rien.

Le pire, c'est quand il a fallu vider nos chambres pour tout mettre dans des cartons.

On avait à peine commencé à s'occuper du bureau qu'il y en avait déjà partout : des boîtes de jeux déchirées, la collection de timbres complète de Jean-A., mes porte-clefs publicitaires, des

cartouches d'encre mâchonnées, un ballon de foot, une paire et demie de patins à roulettes, une pompe à vélo, des cahiers de classe Clairefontaine, ma boîte à secrets, un reste de sandwich au jambon, une mallette de magicien, le manuel d'origami de Jean-C., des miettes de porte-avions, une chaussette sale roulée en boule, des baguettes de Mikado et un vieux chien en peluche tellement écrasé que personne ne l'a reconnu...

En retrouvant au milieu le tournevis qu'il cherchait pour démonter les lits superposés, papa a commencé à dire quelque chose sur les enfants de troupe, puis il est sorti brusquement avec son

tournevis pour faire du bruit dans la cuisine.

– C'est un déménagement ou vous comptez ouvrir une quincaillerie ? a dit maman. Pas question d'emporter tout ce capharnaüm.

Seulement, Jean-A. ne voulait jeter que mes affaires, alors on a commencé à se les envoyer à la figure.

– Ta peluche pourrie, à la poubelle !

– À la casse, ta maquette nulle !

– Regarde ce que je fais de ton Monopoly !

– Si tu touches ma boîte à secrets, tu es mort !

– Tu veux ta pompe à vélo dans la figure ?

– Maman, les grands sont en train de

se battre ! a rapporté Jean-D.

– Viens le dire ici si t'es un homme, a fait Jean-A.

– Ça t'amuse de t'en prendre à un plus petit que toi ? a demandé Jean-C. en rappliquant à son tour.

– Tant pis pour vous, les minus, a ricané Jean-A. Vous l'aurez voulu.

Je suis allé fermer la porte de la chambre pour qu'on soit plus tranquilles et on a commencé à se taper dessus comme des malades.

À un moment, maman a crié depuis le couloir :

– Ça va, les grands ? Vous vous en sortez ?

– On range ! on a crié.

Et la castagne a repris de plus belle.

En fait, ça a été un super mois de juillet.

Dans le salon, il y avait des caisses partout. On avait l'impression de camper dans un appartement que des voleurs étaient en train de cambrioler. Comme les tapis étaient roulés contre les murs, on pouvait faire des glissades en chaussettes sur le parquet ou lancer des billes contre les plinthes. Les pièces résonnaient, on jouait aux alpinistes en grim pant sur les caisses de verres ou de vaisselle marquées « Fragile » dès que maman avait le dos tourné.

Et puis, un soir, juste une semaine



avant le départ, papa est rentré du travail en portant dans les bras un gros carton carré qu'il a posé au milieu du salon.

– Il me semblait que l'idée, c'était de vider l'appartement, a fait remarquer maman, pas de le remplir.

– Ne t'inquiète pas, chérie. Ce n'est qu'une location, a dit papa.

– Une location ? a répété maman.

– Chérie, a dit papa en toussotant, je sais que c'est contraire à tous nos principes éducatifs. Mais il faut savoir vivre avec son temps quand les événements l'exigent...

– Les événements ? a répété maman.  
Quels événements ?

Sans répondre, papa a ouvert le carton

et en a sorti avec précaution...

– Une télé ! a beuglé Jean-A. en tombant à genoux.

Je n'en croyais pas mes yeux. C'était bien une télévision ! Un petit poste ventru avec une double antenne télescopique comme celle de M. Bertholin dans l'immeuble d'en face.

– C'est le plus beau jour de ma vie ! a murmuré Jean-A. On va pouvoir regarder *Rintintin* !

– *Nicolas et Pimprenelle* ! a dit Jean-D.

– *La Piste aux étoiles* ! a dit Jean-C.

– Une minute, a dit papa. Je n'ai pas loué ce téléviseur pour vous laisser vous abrutir devant des émissions stupides...

– Pour quoi, alors ? a demandé Jean-A. très déçu.

– ... Pour vous permettre, mon garçon, d'assister à un événement qui entrera bientôt dans vos livres d'histoire !

– Jean-A. va essayer la vaisselle à ma place ? a suggéré Jean-C.

– Plus incroyable encore, a dit papa. Cette nuit, en direct à la télévision, nous pourrons voir le premier homme marcher sur la Lune !

C'était le 21 juillet 1969.

Je me rappellerai toujours cette nuit-là.

On était assis en rond, tous les huit, dans le salon de notre appartement de

Cherbourg. Dehors, la pluie tombait, il faisait noir, avec juste l'écran de notre petite télé de location à antennes télescopiques qui luisait dans la pénombre... Et pendant ce temps-là, tout là-haut, au-dessus de nos têtes, une mission spatiale était en train de se poser sur la Lune.

C'était magique, un peu comme de lire une bande dessinée de science-fiction en sachant que l'histoire qu'elle raconte est vraiment en train de se dérouler.

Comme c'était une vieille télé, l'image n'était pas très bonne, avec des bandes verticales qui défilaient et plein de petits points blancs qui traversaient l'écran en tous sens.

– Est-ce qu'il neige sur la Lune ? a

demandé Jean-D.

– Non, a dit papa en bougeant les antennes télescopiques. C'est la retransmission. Vous vous rendez compte, tous ces milliers de kilomètres que l'image doit franchir à travers l'espace pour apparaître dans cette petite boîte ?

Jean-E. s'était posté près de la fenêtre et braquait sur la Lune les jumelles de Jean-A.

– Ze vois les z'astronautes ! il a crié. Ils z'arrivent !

– On ne peut rien voir d'ici, banane ! a ricané Jean-A.

À mesure que l'heure fatidique approchait, on était tous au comble de

l'excitation. C'était la première fois qu'on faisait une soirée télé. Sauf que la seule chose qu'il y avait à regarder, c'était des bandes en noir et blanc qui se poursuivaient sur l'écran...

– Ils vont m'entendre, au magasin de location ! tempêtait papa en tortillant les antennes dans tous les sens. On va rater le moment historique !

Au même instant, l'image est apparue.

On a tous poussé un cri en découvrant la capsule, posée sur la Lune comme un gros insecte de métal tout hérissé d'antennes. Autour, on aurait dit un désert glacé. Tout était immobile, figé.

– C'est ça, la Lune ? a demandé Jean-D. un peu déçu. Je croyais que c'était un croissant.

– Pourquoi pas une brioche ? a ricané Jean-A.

– Chut ! a fait maman en installant Jean-F. confortablement sur ses genoux.

Puis la porte de la capsule Apollo s'est ouverte, et Neil Armstrong, le chef de la mission, est apparu sur l'écran qui tremblotait.

Il bougeait si lentement qu'on aurait dit une grosse chenille s'extirpant de son cocon. À cause de la visière de son casque, on ne voyait pas son visage. Il portait une tenue molletonnée d'astronaute, un peu comme les pyjamas de Jean-F., des chaussures plombées mais pas de désintégrateur laser, ce qui, d'après François Archampaut, est très

risqué quand on part pour une mission spatiale.

– Aucun danger, banane, a fait Jean-A.

Y a pas de Martiens sur la Lune.

– Et les Luniens, alors ? a dit Jean-C.

– Chut ! a dit papa. Le moment est historique.

L'astronaute a commencé à descendre l'échelle de la capsule au ralenti, à cause de l'apesanteur, comme un scaphandrier à l'entraînement dans le grand bain de la piscine municipale.

Parvenu au dernier échelon, il a sauté, toujours au ralenti. Quand ses semelles plombées ont touché la poussière lunaire, on aurait dit qu'elles se posaient sur un oreiller de plume un peu mou et qu'il allait rebondir.



Un instant, il est resté planté là, jambes écartées, comme s'il attendait que des milliers de photographes saluent son exploit. Puis il a dû se rappeler que ce n'était pas possible, vu qu'il était le premier homme à se poser sur la Lune. Alors il a fait un pas, tanguant d'avant en arrière comme un culbuto, avant de déplier le drapeau qu'il portait à la main et de le planter dans le sol lunaire à la façon d'un alpiniste parvenu au sommet d'une montagne inaccessible...

– Bzzrrrr... Scrouitch ! a fait la télévision.

Des bandes ont traversé l'écran en tous sens et l'image s'est brouillée définitivement.

C'était fini. L'astronaute Neil Armstrong venait de marcher le premier sur la Lune.

– Les enfants, a résumé papa qui a le sens des formules dans les grandes occasions, c'était un petit pas pour l'homme, mais un pas de géant pour l'humanité...

Cette nuit-là, j'ai eu du mal à m'endormir.

Jean-A. aussi, mais lui, c'est parce qu'il s'était relevé en cachette pour regarder la télé. Comme il était très tard, les émissions étaient finies, il n'y avait plus que la mire de l'ORTF au milieu de l'écran, une bête horloge égrenant les

secondes.

– Et alors ? il a dit. Pour une fois qu'on a la télé, autant en profiter jusqu'au bout.



Dans l'appartement, tout le monde dormait à part nous. Il avait cessé de pleuvoir et la lumière de la lune entrait par les fenêtres, pâle et un peu

inquiétante.

Est-ce que les astronautes dormaient, là-haut, dans leur navette spatiale ? Est-ce qu'ils regardaient eux aussi la télé, comme Jean-A. ?

Je me suis promené dans les pièces désertes au ralenti en essayant de rebondir, me demandant quel effet ça me ferait, quand je serais grand, d'être le premier homme à poser le pied sur Mars.

– Allô la Terre, me recevez-vous ? baragouinait Jean-A. dans sa main comme s'il était assis devant un écran de contrôle. Ici la navette Apollo... Me recevez-vous ?

– Cinq sur cinq, a dit papa en surgissant en pyjama.

Les gifles sont parties comme des fusées.

Papa a dit que, puisque c'était comme ça, il rapporterait dès le lendemain la télé au magasin de location et on a filé se coucher sans demander notre reste.

En fait, rien n'avait vraiment changé depuis que l'homme avait marché sur la Lune. Dans une semaine, on allait quitter Cherbourg.

Pourtant, c'est drôle, tout à coup je n'avais plus peur de déménager.

Qu'est-ce que c'était, quelques centaines de kilomètres, comparé aux années-lumière qui m'attendaient quand je serais astronaute, filant dans un bolide galactique ultra-rapide et envoyant à

travers l'espace des messages codés à  
François Archampaut ?



## Le déménagement

– Jour J, a dit papa ce matin-là en faisant irruption dans notre chambre. Tout le monde sur le pont.

D'habitude, il faut qu'il revienne plusieurs fois pour nous réveiller, Jean-A. et moi. Mais cette fois-ci, on a sauté



du lit avant même qu'il ajoute : « Ça sent le fauve, là-dedans ! », et on a filé à la salle de bains.

– Je compte sur vous, les garçons, a dit papa. Nous avons une dure journée devant nous. Alors de l'ordre et de la discipline !

Ce qui est bien, les jours de déménagement, c'est que personne ne pense à vérifier si on s'est bien lavé les dents. Maman s'occupait de Jean-F., papa réveillait les moyens, alors on a poussé le verrou de la salle de bains, ouvert l'eau à fond et on s'est assis sur le rebord de la baignoire en commençant les bandes dessinées que papa nous avait achetées pour le voyage.

– Vous avez bientôt fini ? a lancé papa

à travers la porte.

– Argg-gle-gle-gleu ! a répondu Jean-A. en faisant semblant de se gargariser.



Puis il a attendu que papa s'éloigne, a entrebâillé la porte et a craché toute l'eau sur les moyens qui attendaient leur tour en pyjama.

– Papa, les grands lisent leurs bandes dessinées au lieu de se laver ! a rapporté Jean-C.

– Jean-C. veut se laver les dents avec une brosse à chaussures ! a contre-attaqué Jean-A.

Au moment où papa se ruait sur Jean-A. et Jean-C., on a sonné à la porte : c'était les déménageurs.

– C'est bien ici, le déménagement pour Toulon ? a demandé le chef d'équipe.

– Oui, pourquoi ? a dit papa.

– Pour rien, a dit le chef en nous découvrant tous rassemblés dans nos pyjamas à rayures, les cheveux hérissés sur la tête. J'ai cru un instant être tombé

au beau milieu d'une bataille d'eau...

– Ne vous inquiétez pas, a dit papa. Tout est prêt... Enfin, presque.

C'est le moment qu'a choisi Jean-E. pour débouler à fond sur son tricycle. Les bagages pour les vacances étaient préparés dans l'entrée, avec des étiquettes « Ne pas emporter » pour que les déménageurs ne se trompent pas. Jean-E. a tenté de les éviter, mais comme il était en chaussettes, il n'a pas pu freiner et est allé s'encaster dans la chaise haute de Jean-F.

Papa l'a attrapé par le fond de son pyjama.

– Je vais t'apprendre à faire du vélo dans l'appartement ! il a dit en le secouant comme un prunier.

– Z'ai raté mon viraze ! a zozoté Jean-E. C'est pas ma faute !

– C'est vrai : ce n'est pas sa faute, a répété le chef des déménageurs.

– Comment ça, pas sa faute ? s'est étranglé papa.

– À cet âge, a dit le chef, c'est toujours les parents qui sont responsables. Pas vrai, vous autres ?

– Sûr, ont fait les déménageurs en hochant la tête. Ce n'est pas sa faute...

– Vous voyez bien, a dit le chef. Et puis, fesser un enfant, c'est toujours un constat d'échec pour les parents.

– Merci de vos conseils, a dit papa, mais je vous prierais de ne pas vous mêler de nos principes éducatifs !

Le chef des déménageurs mesurait au moins deux mètres de large, avec des muscles qui débordaient partout de sa salopette. Papa est très fort lui aussi, mais comme les déménageurs étaient trois, il n'a pas voulu se montrer impoli en insistant davantage.

– Très bien, il a dit en reposant Jean-E. sur le sol, mais ce petit sacripant ne perd rien pour attendre...

Il a laissé maman s'occuper des déménageurs et il est descendu charger la voiture en jurant que c'était bien la dernière fois qu'il partait en vacances un jour de déménagement.

Le problème, c'est la voiture. Comme les bagages ne tiennent pas tous dans la

malle, à cause des affaires de Jean-F., il faut en mettre sur la galerie. C'est toujours quand il a fini de sangler la bâche qui les protège de la pluie que papa s'aperçoit qu'il a oublié une valise et qu'il faut tout recommencer.

En plus, avec les déménageurs qui monopolisaient l'ascenseur, il devait faire tous les étages à pied. À voir sa tête s'allonger à chaque voyage, on a vite compris qu'on avait intérêt à se tenir à carreau si on ne voulait pas finir aux enfants de troupe.

À un moment, il a voulu donner un conseil aux déménageurs qui dévissaient les lits superposés de nos chambres. Papa est très fort en bricolage. C'est lui qui avait démonté les meubles de la

cuisine, mais il doit avoir une technique bien à lui parce que quand le chef des déménageurs a vu le travail, il s'est gratté la tête et a dit :

– Il y a eu une attaque nucléaire par ici récemment ?

– Non, a dit papa fièrement. Ce sont des meubles de cuisine suédois. Je m'en suis occupé moi-même.

– Ah bon, a dit le chef. Alors j'espère que vous avez gardé la notice pour les remonter, parce que ça va pas être de la tarte, c'est moi qui vous le dis.

Heureusement que maman avait tout préparé à l'avance, parce que les déménageurs n'avaient pas l'air d'être pressés. Papa ne cessait de regarder sa



montre, et quand ils se sont arrêtés pour s'asseoir sur les caisses du salon, j'ai cru qu'il allait s'étrangler.

– C'est une grève ? il a dit.

– Non, un casse-dalle, a dit le chef en mordant dans un énorme sandwich aux cornichons.

– À cette heure-ci ? a dit papa. Mais vous venez à peine de commencer !

– C'est syndical, a dit le chef.

– Et retarder une famille de six enfants qui s'apprête à faire une longue route pour partir en vacances, c'est aussi syndical ? a dit papa en tentant de garder son calme.

– Avantage acquis, a dit le chef en haussant les épaules. Vous n'auriez pas une petite bière ?

– Laisse, chéri, a dit maman. De toute façon, c'est l'heure du biberon de Jean-F.

– Si on jouait à cache-cache ? a proposé Jean-C. quand les déménageurs ont repris le travail.

– D'accord, a dit Jean-A. qui veut toujours commander, mais c'est moi qui compte.

– Non, c'est moi, a dit Jean-D.

– Tu sais même pas compter jusqu'à cent, banane, a ricané Jean-A.

– Et toi tu triches toujours, a dit Jean-C.

– On tire au sort, j'ai dit.

– Moi aussi, ze veux zouer avec vous ! a zozoté Jean-E.

On s'est marrés comme des baleines.

Débarrassé de ses meubles, l'appartement semblait plus grand, plein d'endroits inconnus, de placards vides, de recoins entre les caisses où se glisser. Papa et maman étaient occupés avec les déménageurs, on pouvait chahuter et se faire des croche-pieds, poursuivis par Jean-E. en danseuse sur son tricycle qui hurlait à tue-tête :

– C'est pas du zeu ! Attendez-moi !

Jean-A., qui triche tout le temps, nous trouvait à chaque fois. Jean-D. a profité qu'il était caché avec lui dans le placard à balais pour lui mordre la fesse, alors Jean-A. lui a filé une beigne. Il s'est mis à hurler, Jean-C. les a trouvés, alors

Jean-A. lui a filé une beigne à lui aussi.

– À moi de compter maintenant, j'ai dit pour les mettre d'accord.

– Tu ne me trouveras jamais ! a dit Jean-C. Je suis l'homme invisible !

– Non, c'est moi, a dit Jean-D.

Ils ont tous filé se cacher pendant que je commençais à compter.

J'en étais à vingt-cinq quand maman a crié :

– Les enfants ! Les déménageurs ont fini ! C'est l'heure de partir !

Juste quand c'était mon tour et qu'on commençait à bien s'amuser... J'ai rejoint papa et maman dans l'entrée en râlant pour dire au revoir aux déménageurs.

– Félicitations, ma petite dame, a dit

le chef. Déménager avec six enfants, ça n'est pas de la tarte !

– Bah, a dit maman. Il suffit d'un peu d'organisation.

– Et encore, a dit papa, vous n'avez pas vu les six autres...

– Les six autres ? a répété le chef. Vous avez douze garçons ?

– Je les commande en gros dans une centrale d'achat, a dit papa très sérieusement.

– Vous rigolez ? a dit le chef en sortant à reculons.

– Non, non, a dit papa. C'est moins cher qu'à l'unité...

– Chéri, a dit maman, je ne suis pas sûre que ces messieurs partagent ton

sens de l'humour.

Elle devait avoir raison, parce qu'au regard que les déménageurs nous ont lancé en montant dans l'ascenseur, on aurait dit qu'ils quittaient une maison de fous.

– Et voilà le travail, a dit papa. Tout s'est bien passé, finalement.

Ça faisait quand même drôle de penser qu'on ne reviendrait plus jamais ici. Maman a fait un dernier tour dans l'appartement vide, histoire de vérifier qu'on n'avait rien oublié. Puis elle a pris Jean-F. dans les bras, nous nos bandes dessinées, papa les derniers bagages, et il a fermé la porte à clef pour la dernière fois.

– Au revoir, Cherbourg, il a dit. Et

merci. On a été heureux ici tous les huit...

– Au revoir, Cherbourg, on a répété.

Mais c'était comme si on avait tous eu une sorte de chat dans la gorge.

– Et maintenant, a ajouté papa, en route pour les vacances ! Hip, hip, hip...

– Hourra ! on a crié tous en chœur.

Enfin, tous... Pas exactement. C'est seulement quand on est montés dans la voiture qu'on s'est aperçus que Jean-C. n'était pas avec nous.

– Comment ça, Jean-C. a disparu ? s'est étranglé papa. Il a dû rester là-haut !

– Impossible, a dit maman. J'ai fait le tour de l'appartement.

– Il n'a pas pu disparaître comme ça !

– Oh, avec Jean-C., tout est possible, a dit maman.

– Si on partait sans lui ? a proposé Jean-A. Ça fera plus de place dans la voiture.

Papa s'est retourné vers lui, blanc comme un linge.

– Inutile de s'énerver, chéri, a dit maman. Réfléchissons. Il ne doit pas être bien loin.

– Je crois que je sais, a dit alors Jean-D. d'une toute petite voix.

Moi aussi, je commençais à avoir ma petite idée. Mais comme c'est toujours sur nous que ça retombe, j'ai préféré laisser parler Jean-D.



– On jouait à cache-cache, il a expliqué. J'ai vu Jean-C. entrer dans l'armoire du salon...

Papa et maman se sont regardés.

– Mais alors..., a commencé papa.

– Chéri, a dit maman très calme, je pense qu'il faut rattraper au plus vite le camion de déménagement.

Papa a émis une sorte de mugissement en regardant sa montre.

– Mais ce n'est pas du tout la route qui va chez tes parents !

– J'ai peur que tu doives renoncer à ta moyenne, a dit maman.

Je crois qu'on n'est jamais partis en vacances aussi vite.

On se serait crus dans la DS 19

supersonique de François Archampaut. Les mains crispées sur le volant, papa conduisait sans un mot, fixant la route comme s'il s'attaquait au record du tour des Vingt-Quatre Heures du Mans.

À l'arrière, on s'était faits tout petits. D'habitude, sur la route des vacances, on chante, on se dispute, on vomit les uns après les autres et papa est obligé de s'arrêter en catastrophe tous les dix kilomètres. Mais cette fois-ci, à voir la couleur de ses oreilles, on a tous pensé que ce n'était pas le moment d'avoir mal au cœur.

– Vous croyez qu'on va le retrouver ?  
a demandé timidement Jean-D.

Personne ne lui a répondu.

Il nous a fallu près de deux heures

pour rattraper le camion de déménagement. C'est Jean-E. qui l'a vu le premier.

– Les déménazeurs ! Les déménazeurs ! il a crié.

Par chance, le camion était dans une station-service en train de faire le plein. Papa a pilé net. Arrêtant la voiture, il s'est rué dehors et tout le monde l'a suivi.

– Qu'est-ce que vous faites là ? a demandé le chef éberlué en nous reconnaissant tous les sept.

– Une légère méprise, a fait papa. Vous allez rire...

– Ça m'étonnerait, a dit le chef.

– Voilà, a commencé papa. Mes fils

jouaient à cache-cache et le troisième a eu la malencontreuse idée de... de... Enfin, qu'importe. Je vais vous demander d'avoir l'extrême obligeance de bien vouloir ouvrir immédiatement la porte de ce camion.

– Impossible, a fait le chef.

– Impossible ? a répété papa. Et pourquoi donc ?

– C'est syndical, a dit le chef. Interdiction d'ouvrir jusqu'à Toulon.

– Très bien, a dit papa.

Retournant à la voiture, il a ouvert la malle, en a sorti quelques valises pour atteindre le démonte-pneu et il est revenu avec jusqu'au camion.

– Qu'est-ce que vous faites ? a demandé le chef.

– Je libère mon fils ! a dit papa en faisant sauter le cadenas.

Heureusement, les meubles du salon avaient été chargés en dernier. Ils étaient retenus par des sangles, avec des couvertures pour les protéger des chocs, mais papa n'a pas eu à chercher bien longtemps.

Le plus étonné, ça a été Jean-C. quand papa a ouvert la porte de l'armoire.

Pelotonné à l'intérieur, il était en train de compter à mi-voix comme s'il était encore caché dans le salon de Cherbourg :

– ... Six millions sept cent trente-trois mille quatre cent cinquante-quatre... Six millions sept cent trente-trois mille

quatre cent cinquante-cinq...

À la façon dont papa l'a extrait de sa cachette par le fond du pantalon, il a compris qu'il se passait quelque chose. Suspendu à vingt centimètres au-dessus du sol, il gigotait comme un poisson au bout d'une ligne, les yeux ronds et l'air complètement ahuri.

– Où suis-je ? il a bégayé. Qu'est-ce qui se passe ?

– J'attends des explications, a fait papa en le secouant comme un prunier.

– On jouait à l'homme invisible, a bredouillé Jean-C.

– L'homme invisible ? a répété papa. Quand j'en aurai fini avec toi, tes fesses seront tellement rouges qu'on pourra les voir depuis la Lune !

– C'est pas ma faute ! a protesté Jean-C. en gigotant de plus belle. C'est Jean-B. ! Il devait compter jusqu'à cent !

– C'est vrai, a dit le chef des déménageurs. Ça n'est pas sa faute.

– Vous, je vous prierai de vous mêler de vos affaires ! a dit papa.

– D'abord, Jean-B. triche tout le temps quand on joue à cache-cache, a dit Jean-A.

– Et qui a eu l'idée géniale de lancer une partie de cache-cache en plein déménagement ? a demandé maman.

– C'est Jean-A., a dit Jean-D. Nous on voulait pas, mais il nous a forcés.

– C'est même pas vrai ! a dit Jean-A.

– Si, c'est vrai ! a dit Jean-C., toujours

suspendu au-dessus du sol par la poigne de papa. Et si Jean-B. n'avait pas triché, jamais vous ne m'auriez découvert !

– Est-ce que tu te rends compte que tu as failli te retrouver tout seul dans un garde-meuble à Toulon ? a rugi papa.

– Avec des rats qui t'auraient grignoté les orteils ? a ricané Jean-A.

– C'est décidé, a dit papa. Je vous expédie tous aux enfants de troupe !

– Ne nous emballons pas, a dit maman qui sentait que ça tournait au vinaigre. Après tout, Jean-C. est sain et sauf, c'est l'essentiel...

– Tu as vu l'heure ? a protesté papa. À cause de ce petit scélérat, nous ne serons jamais chez tes parents avant la nuit !

– Dites, a fait le chef des



déménageurs. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais on a du chemin à faire, nous aussi, et c'est vous qui paierez le retard.

– Comment ça, c'est nous qui paierons le retard ? a explosé papa en lâchant Jean-C.

– C'est syndical, a dit le chef.

– Les enfants, a dit maman, très calme, je crois qu'il vaudrait mieux que vous remontiez tous en voiture.

Quand papa a eu fini de s'expliquer avec le chef des déménageurs, il s'est rassis sans un mot au volant. Il a passé une vitesse, a fait demi-tour sur les chapeaux de roue au milieu de la station-service et, toujours sans un mot, a repris

la route dans l'autre sens.

Dans la voiture, on aurait entendu une mouche voler.

– Eh bien, a essayé maman un peu plus tard. Finalement, tout est bien qui finit bien. N'est-ce pas, chéri ?

Papa s'est tourné vers elle :

– La prochaine fois qu'on doit déménager et partir en vacances chez tes parents, il a dit, rappelle-moi de me casser une jambe, chérie.



## Super Jean

Dans la famille, on n'a pas beaucoup d'imagination. Mon grand-père aussi s'appelle Jean, et ma grand-mère mamie

Jeannette.

Jean-A., qui achète des BD en cachette avec son argent de poche, a trouvé un surnom pour papy : Super Jean, comme les héros de ses magazines préférés. On n'a pas beaucoup d'argent de poche, alors Jean-A. ne prend que ceux où il y a une page sur deux en couleurs. Il dit que « super » est un mot latin qui veut dire « le plus grand » et que ça l'aide pour ses études de lire ses BD pourries.

La vérité, c'est que Jean-A. se prend pour Superman parce qu'il a des lunettes, comme Clark Kent. Moi, pour rigoler, je l'appelle « Super Banane », on commence à se taper dessus, mais ça c'est une autre histoire...

– Tu peux pas comprendre, ricane

Jean-A., parce que tu es en primaire. « Super Jean », ça veut dire « l'aîné des Jean », pas que papy saute des gratte-ciel avec une cape...

L'année dernière, papy Jean et mamie Jeannette ont eu une idée géniale : acheter une grande maison à la campagne où ils pourront nous inviter.

– Rien de tel pour des enfants que le bon air de la nature, a dit mamie Jeannette qui a très peur des microbes et qui veut toujours qu'on se lave les mains au moins dix fois par jour.

– Et puis comme ça, a dit papy Jean, toute la petite tribu aura un lieu où passer des vacances saines et familiales.

Maman déteste les vacances à la

campagne. Papa aussi, mais c'est parce qu'il faut qu'il supporte les parents de maman. Surtout mamie Jeannette...

– Pas question de lui raconter l'incident avec Jean-C., a dit papa juste avant qu'on arrive. Ça ferait trop plaisir à ta mère.

Maman s'est tournée vers nous pour nous donner les dernières recommandations.

– Premièrement, pas de chahut pendant la sieste. Deuxièmement, défense absolue de sauter sur les lits. Troisièmement, le premier qui mange son poulet avec les doigts aura affaire à moi... C'est bien compris ?

– Trop génial, a grincé Jean-A. dans sa barbe. Ça va être des super

vacances...

– Papy et mamie sont d'une autre génération, a continué maman. Je compte sur vous pour vous tenir comme il faut.

– Ta mère serait trop heureuse de critiquer nos principes éducatifs, a marmonné papa à son tour.

– Pardon ? a dit maman.

– Rien, a dit papa.

– J'ai cru que tu étais injuste avec mes parents, a dit maman. Après tout, ils ont acheté cette maison pour nous.

– Cette ruine ? a dit papa en franchissant la grille pour se garer devant la maison. À mon avis, ils ne l'ont pas achetée : on les a payés pour la prendre !

– Tu es injuste, a dit ma mère en faisant elle aussi la grimace. C'est en plein jour qu'il faut voir la maison.

– Si elle ne s'effondre pas d'ici là, a ricané papa. En tout cas, chérie, ne compte pas sur moi pour tenter de retrouver ta mère dans les décombres...

Comme il faisait nuit à notre arrivée à cause de Jean-C. on s'est couchés presque aussitôt pour être en forme le lendemain.

Mamie Jeannette nous avait installés tous les cinq dans une grande chambre glaciale, avec trois lits recouverts d'énormes édredons. Comme il n'y avait qu'un seul lit à une place, on a commencé à se chamailler pour l'avoir,



mais mamie Jeannette avait tout décidé d'avance : je dormirais avec Jean-A., Jean-C. avec Jean-D. et Jean-E prendrait le lit individuel.

– D'accord, a ricané Jean-A. dès qu'elle a eu quitté la chambre. Puisque c'est comme ça, la guerre des pieds est déclarée.

Je déteste dormir dans le même lit que Jean-A. Il essaie toujours de me mettre ses pieds dans la figure et de prendre toute la place. Alors je contre-attaque en lui collant sous le nez mes chaussettes sales, et forcément ça dégénère.

– Malheur à toi, Super Banane ! j'ai dit en me jetant sur lui.

Pendant ce temps, Jean-C. et Jean-D sautaient à pieds joints sur leur lit pour

jouer au premier homme à marcher sur la Lune.

Scrouintch ! scrouintch ! scrouintch !  
Les matelas de mamie Jeannette étaient si épais et rebondissaient tellement bien qu'on s'est mis à faire la même chose, Jean-A. et moi. Jean-E. a voulu s'ermêler lui aussi, alors Jean-A. a eu une idée :

– Et si on disait qu'on est des naufragés galactiques obligés de sauter de planète en planète ?

– D'accord, a dit Jean-C. Mais c'est moi qui commence.

– Attention, j'ai dit. Celui qui rate son coup tombe dans l'espace et on ne retrouvera pas son corps avant des

années-lumière.

– Moi aussi ze veux zouer ! a zozoté Jean-E.

– Non, a dit Jean-D. Toi, tu es trop petit pour être astronaute volant. Reste dans la navette et préviens-nous si les Luniens arrivent, d'accord ?

– Et si on éteignait les lumières ? j'ai dit. Ce sera plus drôle dans le noir.

– « C'est un petit pas pour l'homme », a dit Jean-A. en prenant son élan, « mais un bond de géant pour l'humanité ! »

Et il a sauté. Comme les lits étaient séparés d'au moins trois mètres, il fallait vraiment décoller pour éviter de tomber dans le vide sidéral. Jean-A. a dû mal mesurer la distance parce qu'il s'est mis à pédaler en l'air avant de

piquer du nez et de s'écraser comme un yaourt nature sur la descente de lit.

– Splatch ! Un petit pas pour l'homme, mais un pas de nain pour l'humanité, j'ai ricané avant de prendre mon élan à mon tour.

Ça a été une super partie de rigolade. On avait l'impression de flotter en apesanteur, avec les matelas qui faisaient scrouintch ! scrouintch ! et les édredons épais de mamie Jeannette pour amortir les chocs.

Heureusement qu'on avait laissé Jean-E. en surveillance. Quand papa est entré dans la chambre pour vérifier qu'on dormait, on était tous innocemment enfouis dans nos oreillers, les yeux

fermés mais le cœur cognant à cent à l'heure.

– Les pauvres petits, a murmuré papa en nous regardant dormir avec attendrissement. Le voyage les a éreintés.

– Rien de tel qu'une bonne nuit à la campagne pour remettre tout ce petit monde d'aplomb, a dit mamie Jeannette. Vous savez, avec les enfants, il suffit d'un peu de bon sens et de quelques principes éducatifs.

– Oui, belle-maman, a dit papa avec résignation en refermant doucement la porte.

Notre nouvelle maison de vacances paraissait immense : une enfilade de

pièces au parquet glacé sous les pieds, avec des fenêtres si hautes que papa avait dû monter sur un escabeau pour fermer les volets de notre chambre. Après la nôtre, il y avait celle de mes parents et de Jean-F. De l'autre côté, une entrée-bibliothèque, avec une petite cheminée et du papier peint qui se décollait par bandes, comme si des fantômes s'étaient amusés à se glisser derrière.

Il y avait aussi un salon avec du parquet qui craque et de gros fauteuils sous des housses, un immense débarras plein de meubles au rebut, d'autres pièces inutilisées, des cagibis, des recoins pleins de poussière et qui

sentaient le renfermé.

Maman, en arrivant, avait éternué aussitôt et passé un doigt soupçonneux sur les meubles pour savoir où poser son sac.

Maman déteste la poussière, les odeurs et les vieilles maisons de campagne.

La nuit, c'est vrai, les choses paraissent toujours sinistres et un peu inquiétantes. Mais c'est le lendemain matin qu'on a vraiment découvert la maison. Un beau soleil filtrait à travers les volets quand on s'est levés, Jean-A. et moi.

Les moyens dormaient encore. Papy Jean nous attendait dans la cuisine où il avait allumé la cuisinière à bois et

préparé d'énormes tartines de pain grillé.

– Alors, mes grands, il a dit, vous avez bien dormi ?

– Super, a dit Jean-A. Sauf que Jean-B. n'arrête pas de ronfler et de me mettre les pieds dans la figure.

– C'est même pas vrai, j'ai dit.

– Si on déjeunait entre hommes ? a proposé papy Jean.

Moi, j'adore papy Jean. Avec lui, on a le droit de boire du café au lait et de tremper nos tartines dedans. Il avait sorti du miel, des pots de confiture du jardin et un bol de petites prunes jaunes qui donnent la colique si on en mange trop.

– Est-ce que quelqu'un veut du



jambon ? il a demandé. Des œufs à la coque ? Je suis allé les chercher tout frais à la ferme d'en face. À votre âge, c'est important de bien manger le matin.

En fait, on aurait dit un goûter du Club des Cinq, pas un petit déjeuner. Quand on a eu fini de se goinfrer, papy Jean nous a emmenés au cagibi sous l'escalier, là où il range les bottes en caoutchouc. Elles étaient tellement grandes qu'on pouvait les enfiler en gardant nos chaussons aux pieds. On a choisi chacun une paire, et papy Jean a dit :

– Venez. Puisque vous êtes les premiers réveillés, je vais vous montrer quelque chose.

On est sortis avec lui par la porte

vitrée de la cuisine.

L'herbe était couverte de rosée, et des nappes de brume flottaient dans les champs. On a contourné la maison avec nos bottes qui couinaient et on est entrés dans le hangar où papy Jean range son tracteur.

– Ne faites pas de bruit, il a dit en mettant son doigt sur sa bouche.

Il s'est approché d'un tas de planches adossées au mur, en a retiré une avec précaution et nous a fait signe de nous pencher.



Derrière, il y avait une caisse pleine de chiffons. Et dessus, une petite chatte très maigre, couleur caramel, qui nous regardait en allaitant deux minuscules chatons à peine plus gros que des bogues de marron !

– Ils ne sont pas beaux ? il a dit. Vu qu'ils sont noir et blanc, comme la télévision, je les ai appelés Première et Deuxième Chaîne... Vous ne trouvez pas que ça leur va bien ?

C'était un drôle de nom pour des chatons, j'ai pensé, mais ils étaient si mignons qu'on avait envie de les prendre dans la main et de souffler dessus pour les réchauffer.

– Ils sont trop petits pour le moment, a expliqué papy Jean en remettant la planche qui les cachait. Ils ont encore besoin de leur mère, mais d'ici à la fin des vacances, vous pourrez jouer avec eux, je vous le promets.

Papy Jean adore les animaux, comme

moi. Seulement moi, maman ne veut pas que j'en aie à la maison. Elle dit que ça fait des saletés partout et qu'elle a bien assez de six garçons pour ne pas s'encombrer en plus d'une ménagerie.

– Elle a raison, a dit papy Jean. Les animaux ne sont pas faits pour vivre dans un appartement. Ils ont besoin d'espace et de liberté, sinon c'est comme s'ils étaient en prison. Ils s'ennuient, deviennent tristes et finissent par mourir.

À Cherbourg, on a quand même eu des souris blanches, une tortue, un cochon d'Inde, un canard fétiche chez les scouts et même, pendant une journée, un chien secret que j'avais appelé Dagobert et que papa avait fini par ramener au

refuge de la SPA.

Un chenil, c'est un peu comme une prison pour chiens.

– Est-ce que Dagobert a été plus heureux là-bas qu'avec moi qui l'adorais ? j'ai demandé à papy Jean. En plus, j'ai ajouté, dans mon *Album des jeunes*, ils disent qu'avoir un animal est important pour le développement affectif des enfants.

– Pourquoi ne pas en reparler à votre maman quand vous serez à Toulon ? a suggéré papy Jean d'un air malicieux. Peut-être que si vous avez une maison...

Il nous a aussi emmenés dans son établi pour nous montrer une tourterelle qu'il avait recueillie. Comme elle s'était

cassé une patte, il lui avait fabriqué une petite attelle avec deux allumettes. Lorsqu'on est entrés, elle a reconnu papy Jean et s'est mise à sautiller en tous sens dans sa cage.

– Je l'ai appelée Long John Silver, a dit papy Jean. Comme le pirate à la jambe de bois de *L'Île au trésor*. Qui veut lui donner des graines ?

– On pourra lui donner aussi des vers de terre pour la pêche ? a demandé Jean-A.

– Bien sûr, a dit papy Jean. C'est plein de calcium et ce sera très bon pour réparer sa patte.

Quand on est revenus dans la maison, tout le monde était réveillé et prenait son petit déjeuner autour de la grande table

de la cuisine.

– Où étiez-vous passés ? a demandé maman en nous embrassant.

Papy Jean nous a lancé un clin d'œil.

– Je faisais faire à mes grands le tour du propriétaire, il a dit.

À son air, on a compris que les chatons Première et Deuxième Chaîne seraient notre secret, à nous les grands et à papy Jean.

Pas question d'en parler aux moyens, ni à papa et maman. De toute façon, ils avaient l'air d'avoir mal dormi et se grattaient sans arrêt... C'est le moment qu'a choisi Jean-F. pour piquer une colère parce que mamie Jeannette avait eu l'idée de remplacer dans son biberon



le lait en poudre par du bon lait de ferme avec des peaux.

– C'est pourtant bien meilleur pour la santé, a dit mamie Jeannette qui oublie toujours que papa est très fort comme médecin.

– Euh, bien sûr... Vous avez raison, belle-maman, a fait papa d'un air vaincu.

Comme il n'y a pas encore de salle de bains dans la maison, papy Jean avait installé un tuyau d'arrosage et un bac dans la remise du fond. On y a défilé l'un après l'autre, mais il était impossible de tricher : mamie Jeannette, qui est très stricte avec l'hygiène, nous surveillait depuis la porte avec des serviettes aussi douces que du papier de

verre.

– C'est excellent pour fouetter le sang ! elle a dit à Jean-A. qui grelottait tellement qu'il n'arrivait même plus à enfiler son pantalon. N'est-ce pas, mon grand ?

– Gla-gla-gla ! a répondu Jean-A.

– Pardon ? a dit mamie Jeannette.

– Gé... éé... ni... al ! a bredouillé Jean-A.

On y est tous passés, en file indienne, sauf Jean-F. qui est trop petit, et puis mamie Jeannette a dit :

– Maintenant que vous voilà bien récurés, allez jouer dehors, les enfants, et profitez du bon air !

Papa aidait déjà papy Jean à bricoler

dans le jardin.

Papa adore le bricolage. Juché sur une échelle, il repeignait la grille quand Jean-E. est arrivé comme une fusée sur son tricycle. Il a tenté de freiner, mais à cause du sable de l'allée, le tricycle a dérapé et pan ! en plein dans l'échelle !

Papa a poussé un juron, le seau de peinture s'est renversé et papa s'est retrouvé suspendu à la grille par la bretelle de la salopette que lui avait prêtée papy Jean.

Ça a fait rire tout le monde, sauf papa qui n'avait pas l'air de partager notre sens de l'humour. Papy Jean a dû monter sur l'échelle pour l'aider à se décrocher, et quand il a posé le pied à terre, on a su que ça allait barder pour

Jean-E.

– Dans ta chambre, immédiatement ! a dit papa.

Puis ça a été au tour de Jean-C. et Jean-D.

Papa, qui commençait à moins aimer bricoler, était en train d'aider papy Jean à monter une clôture de fil de fer autour de la mare pour éviter qu'on tombe à l'eau. Jean-C. avait trouvé un vieux ballon crevé dans le hangar et jouait avec Jean-D. à tirer des penalties.

À un moment, le ballon est parti comme une fusée, a traversé la clôture et atterri en plein milieu de la mare, projetant sur papa une gerbe d'eau verte et de cresson.

– Dans votre chambre, immédiatement ! a dit papa.

Dehors, il ne restait plus que Jean-A. et moi.

Pendant que papa aidait papy Jean à décaper les volets qui en avaient bien besoin, Jean-A. se balançait mollement sur la balançoire en râlant qu'il s'ennuyait et que, de toute façon, la campagne, c'était nul.

– Y a rien à faire ici ! Il fait trop chaud et ça pue le bon air, d'abord...

La balançoire grinçait, oscillant d'avant en arrière, alors forcément Jean-A. est devenu tout vert et a failli vomir dans les buissons d'hortensias de mamie Jeannette.

– Et si on se fabriquait des lance-pierres et qu'on jouait aux Texas Rangers ? j'ai proposé.

– Génial ! a dit Jean-A. Mais c'est moi qui suis le chef.

– Pas question, j'ai dit. C'est moi qui ai eu l'idée en premier.

– Prends ça, banane ! a dit Jean-A.

– Banane toi-même, j'ai dit en lui rendant sa beigne.

– Dans votre chambre, immédiatement ! a crié papa.

C'est comme ça qu'on a passé notre première journée de vacances à la campagne consignés dans notre chambre.

En fait, ça a été une super journée.

On avait trouvé des vieux albums de Tintin qui sentaient l'humidité. Allongés sur les gros édredons, on les a tous relus les uns après les autres, même Jean-E. qui ne sait pas lire et qui regardait juste les images. On avait beau les connaître par cœur, ça n'était pas pareil que d'habitude : autour de nous, il y avait la grande maison fraîche, les craquements du parquet, le parfum d'herbe coupée qui entrait par la fenêtre...

C'était magique.

Quand on est allés dîner, on avait tous les joues cramoisies et les cheveux qui se tenaient tout droits sur la tête tellement on s'était abrutis de lecture.

– Regardez-moi ces belles mines ! a

triomphé mamie Jeannette en se tournant vers papa. Quand je vous disais que rien ne vaut le bon air de la campagne.

– Je vous prierai..., a commencé papa en cherchant une réplique cinglante.

– Pardon ? a dit mamie Jeannette.

– De... euh... me passer le sel, il a dit avec un sourire jaune.

Après le dîner, pour finir cette bonne journée, on a fait une partie de crapette avec papy Jean.

Pendant ce temps, au salon, papa buvait un petit verre de liqueur avec maman et mamie Jeannette qui parlaient tout le temps en regardant des photos. À cause du bricolage, il avait des pansements plein les doigts et sa mine des mauvais jours. Le bon air de la



campagne ne semblait pas lui réussir parce qu'à un moment, sa tête est tombée toute seule, et il s'est endormi dans son fauteuil sans que maman et mamie Jeannette s'arrêtent de parler.

Jean-F. était couché dans la chambre du fond, tellement loin qu'on n'aurait pas pu l'entendre s'il s'était mis à hurler. On a fait une première partie de crapette que j'ai gagnée, puis Jean-A. a triché et il a fallu redistribuer les cartes. Mais comme c'était au tour de Jean-E., il n'arrivait pas à les tenir toutes dans ses petites mains, alors Jean-D. lui a mis un coup de pied sous la table et ça a failli dégénérer.

– Au lit, maintenant, a dit papy Jean. Il

est déjà très tard.

– On commençait juste à s’amuser ! a râlé Jean-A.

– Oui mais demain, a murmuré papy Jean, il faudra que tout le monde soit en forme. Pas question d’en voir un seul somnoler !

– Pourquoi ? Qu’est-ce qu’on va faire ? a demandé Jean-E.

– Demain, les garçons, a dit papy Jean en lui ébouriffant les cheveux, pendant que votre papa bricole tranquillement, je vous emmène tous à la pêche. Mais seulement si vous êtes sages...

– Hourra ! on a crié tous en chœur, ce qui a réveillé papa en sursaut.

– Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ?

– Rien rien, a dit papy. Puis, se

tournant vers nous : Allez, tout le monde en pyjama... Et défense de faire les singes sur les matelas cette fois.

– D'accord, on a promis en défilant tous pour l'embrasser.

Quand ça a été au tour de Jean-A. et de moi, papy Jean nous a retenus discrètement par la manche.

– Une minute, vous deux. Rendez-vous dans cinq minutes près de la grange. Et prenez vos lampes torches...

On l'a regardé avec des yeux ronds.

– Et Première et Deuxième Chaîne ? il a dit. Vous les avez oubliés ?

Il a baissé la voix, regardant autour de lui pour vérifier que personne ne nous entendait :

– Leur mère a besoin de reprendre des forces. Allez chercher discrètement la bouteille de lait dans le placard de la cuisine et rejoignez-moi dehors... Mais sans vous faire prendre, surtout !  
Mission archiconfidentielle !

– Compte sur nous, papy, on a dit, Jean-A. et moi, avant de filer vers la cuisine.

Quelquefois, notre papy mérite vraiment son surnom de Super Jean !



## La pêche au dinosaure

Le lendemain matin, on est partis tous les cinq dans la 4 L de papy Jean.

Comme il fallait arriver tôt à l'étang, on a juste eu le temps de se

débarbouiller rapidement au robinet de la cuisine, ce qui a mis tout le monde de bonne humeur.

– Les poissons n’attendent pas, a dit papy Jean avec un clin d’œil. Et puis votre mamie n’en saura rien...

Le temps d’enfiler nos bottes de caoutchouc, on était tous prêts en moins de temps qu’il ne faut pour le dire.

– Tu es sûr que Jean-E. n’est pas trop petit pour venir avec vous ? a demandé maman, un peu inquiète, en nous regardant sauter dans la 4 L.

– Penses-tu ! a dit papy Jean. Je lui ai préparé une canne à pêche spéciale : une toute petite, juste à sa taille.

– Je vous souhaite bon courage, a

ricané papa. Vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire.

– Vous ne voulez vraiment pas venir avec nous ? lui a demandé papy Jean d'un air malicieux.

– Surtout pas ! a fait papa.

Puis il s'est repris :

– J'aurais adoré, mais euh... pour une fois que je peux bricoler tranquillement...

Papy Jean n'a pas son pareil pour mettre de l'ambiance. On était à peine partis qu'il a sorti quelque chose de sa poche.

– Puisqu'on est entre hommes, il a dit, qui veut un chewing-gum bourré de colorants chimiques ?

– Moi ! Moi ! on a crié.

Tout le long du chemin, on a fait le plus fabuleux concours de bulles de toute l'histoire du chewing-gum ! C'était à celui qui ferait la plus grosse sans qu'elle éclate, et c'est papy Jean qui a gagné. Puis, comme il n'y avait personne sur la route, on est passés chacun à notre tour sur ses genoux et il nous a laissés tenir le volant avec lui pendant qu'il conduisait.

C'était génial. La 4 L filait au moins à trente à l'heure, avec le bruit de nos cinq cannes à pêche qui brinquebalaient joyeusement à l'arrière. Dans le coffre, il y avait aussi des hameçons et du fil de rechange, un panier d'appâts et un autre pour le pique-nique, avec des



sandwiches au jambon, des bouteilles de limonade et des plaques de chocolat aux noisettes. Mes préférées : celles qui font grossir et donnent des milliers de caries si on ne se lave pas les dents sept fois par jour.

Quand on est arrivés à l'étang, papy a préparé le matériel.

– Ce sont des cannes de compétition, il a dit. Mais attention ! J'installe un hameçon spécial et ultrarésistant ! Je vous dirai pourquoi tout à l'heure...

Le problème avec la pêche, c'est les appâts. Il faut fouiller dans une boîte gluante pour y chercher des vers, en prendre un tout visqueux et gigotant entre les doigts et le piquer sur l'hameçon... Je déteste ça. C'est un peu comme mettre

sa main dans du porridge froid. Pouah !

– Banane, a ricané Jean-A. devant mon air dégoûté. Tu n’as qu’à penser que c’est des nouilles trop cuites.

– D’abord, j’ai dit, les nouilles, c’est pas vivant. T’aimerais finir ta vie accroché au bout d’un hameçon, toi ?

– C’est pas pareil, a dit Jean-A. Je te parie un million de dollars que je suis capable d’avaler un ver tout cru.

– T’es pas cap’, j’ai dit.

– Papy ! a rapporté Jean-C. Jean-B est en train de forcer Jean-A. à gober un ver de terre !

– Il a raison, a dit papy tranquillement en finissant de préparer la ligne de Jean-E. C’est plein de vitamines et ça donne

les joues roses.

– Sale rapporteur ! a dit Jean-A. À cause de toi, je viens de perdre un million de dollars.

– T'étais pas cap', de toute façon, a dit Jean-C.

C'est là que j'ai eu une idée géniale.

Profitant que personne ne me regardait, j'ai ouvert le panier à sandwiches, découpé un petit bout de jambon et je l'ai piqué sur mon hameçon. Ça ferait un appât du tonnerre, bien plus appétissant qu'un ver. Quel poisson peut résister à un morceau de couenne bien gras ?

Rapidement, j'ai tout remis en place et j'ai rejoint les autres ni vu ni connu.

Quand tout le monde a été prêt, papy

nous a rassemblés pour vérifier notre équipement.

– Mes enfants, il a dit, si j’ai monté un hameçon spécial sur vos lignes, c’est qu’on raconte que cet étang abrite, en plus des tanches et des goujons, un bien curieux habitant...

– Un habitant ? a fait Jean-D.

– Personne ne l’a vu véritablement, a expliqué papy, l’air grave, mais les pêcheurs d’ici prétendent qu’il s’agirait du dernier des dinosaures...

– Un dinosaure ? a répété Jean-A. en ouvrant des yeux ronds derrière ses lunettes. Dans l’étang ?

– De petite taille parce que l’étang est petit, mais un dinosaure quand même, a

fait papy Jean.

– Ça existe encore, les zinodaures ? a zozoté Jean-E.

– C'est une blague, j'ai dit pour le rassurer.

L'étang avait la taille approximative du grand bain à la piscine municipale, bordé de touffes de roseaux et d'un grand saule pleureur. Comment un dinosaure aurait-il pu survivre ici durant des millions d'années ?

– Et le monstre du Loch Ness, alors ? a fait Jean-A. Il n'existe pas, peut-être ?

– Allez savoir, a fait papy Jean. Personne ne l'a vu vraiment, mais tout le monde rêve de l'attraper.

– Ça aime les vers de terre, les dinosaures ? a demandé Jean-C.

– En tout cas, a dit papy, si votre bouchon plonge brutalement, pas de panique. Appelez-moi, et j’apporterai l’épuisette...

Jean-E. a rompu aussitôt les rangs, sa petite canne fièrement posée sur l’épaule :

– C’est moi que ze vas prendre le zinodaure en premier ! il a zozoté.

– Non, c’est moi, a dit Jean-D.

– Que le meilleur gagne, a conclu papy Jean.

On a pris position tout autour de l’étang et on a lancé nos lignes.

Jean-D. a accroché la sienne presque tout de suite dans les branches du saule pleureur. Papy Jean a dû monter à

l'arbre pour la détacher, puis ça a été au tour de Jean-C. : sa ligne s'est emmêlée à celle de Jean-E., alors il a fallu la couper et remonter sa canne entièrement.

Jean-A. et moi, on s'était mis un peu à l'écart, à l'endroit où l'étang est le plus profond.

– Tu y crois, toi, à cette histoire de dinosaure ? j'ai demandé à Jean-A. en surveillant mon bouchon.

– Tu rigoles, il a ricané. Et toi ?

– Bien sûr que non, j'ai dit en haussant les épaules. Tu me prends pour une banane ?

– Alors tais-toi, a dit Jean-A. Tu fais peur à mes poissons.

– Ça va, les grands ? a lancé papy Jean.

– Super ! on a dit.

Puis le silence est retombé. Papy en a profité pour aller faire une petite sieste sur la couverture qu'on avait apportée, et on est restés seuls tous les cinq, concentrés sur nos bouchons qui flottaient paresseusement.

En fait, je n'en menais pas large. L'eau était noire, pleine de reflets et de choses troubles qui s'agitaient au fond. Des herbes ? Des branches mortes ? Impossible de le savoir...

À la réflexion, le coup du jambon n'était pas une si bonne idée que ça : entre quatre vers de terre visqueux et un bout de couenne bien gras, c'est mon appât que le dinosaure risquait de



choisir... Et je n'avais aucune envie de me retrouver face à un monstre préhistorique affamé par un jeûne de plusieurs millions d'années !

Soudain, le bouchon de Jean-A. a plongé. Quelque chose de gros et de vorace l'avait aspiré sous la surface de l'eau.

Impossible de savoir quoi, à cause du bouillon que ça faisait, mais j'avais eu le temps d'apercevoir une forme ronde, emmanchée d'un long cou et d'une toute petite tête...

– Papy ! Le nido... le zino... le dino... ! a bégayé Jean-A. en tirant un grand coup sur sa ligne.

Il y a eu un gros splutch ! semblable à celui d'un évier qu'on débouche et un

machin verdâtre a jailli de l'eau, accomplissant un vol plané par-dessus les arbres avant de retomber aux pieds de papy Jean qui accourait, épuisée à la main.

– Bravo, Jean-A. ! Belle prise, il a dit.

– Il est... euh... mort ? a fait Jean-A. aussi pâle qu'un ver de terre.

– On ne peut plus mort, a dit papy en brandissant triomphalement la prise de Jean-A. Un magnifique spécimen d'ustensile de jardin qui ne doit plus respirer depuis longtemps, vu son état !

– Un quoi ? a répété Jean-A.

Au fond de l'épuisée dégoûlait un arrosoir décoloré, couvert de boue et d'herbes aquatiques.

– Tiens, tiens ! On brrraconne par ici ?  
a fait une voix derrière nous.

C'était le garde champêtre.

À cause de l'exploit de Jean-A., personne ne l'avait entendu arriver. Il portait un képi, une moustache en forme de brosse à dents et roulait tellement les r qu'on aurait dit qu'il avait la bouche pleine de dragées de communion.

– Messieurs, bonjourrr ! il a dit en portant la main à son képi. Prrrésentation des perrrmis, s'il vous plaît.

– Des permis ? a fait papy Jean.

– Vous n'avez pas lu la pancarrte ? a dit le garde champêtre en sortant de sa poche un carnet à souches. Interrrdiction

de prrrrendrrre du poisson ici sans autorrrisation. Je vais devoirrr verrrbaliser...

– On pêche pas le poisson, est intervenu Jean-C.

– Et quoi, alorrrs ?

– Le zinodaure, a zozoté Jean-E.

– Le quoi ?

– Le dinosaure, a corrigé Jean-A.

– On a déjà attrapé son arrosoir, a dit Jean-D. en lui collant l'épuisette sous le nez.

– Pour le jardinage, a dit Jean-C.

– Un dinosaurrrre, ici ? a répété le garde champêtre en ouvrant des yeux effarés.

– Allons, a dit papy avec un sourire entendu. Vous n'avez jamais chassé le

dahu sans autorisation quand vous étiez petit ? Depuis quand faudrait-il un permis pour les rêves d'enfant ?

Le garde champêtre s'est lissé pensivement la moustache, nous regardant l'un après l'autre.

– Vous avez rraison, il a soupiré enfin en rangeant son carnet. Surrtrout que si cette bête existe, il serrrait bon d'en débarrrrasser la rrrégion avant qu'elle ne fasse un malheurrr... Alorrrs, bonne jourrrnée, messieurs. Et bonne chasse !

– Bonne journée ! on a dit tous en chœur.

– Et merci pour eux ! a lancé papy Jean.

Il l'a regardé s'éloigner, puis se tournant vers nous, il s'est essuyé le front :

– Ouf ! On a eu chaud, mes Jean, il a dit. Et si on pique-niquait maintenant ?

Toutes ces émotions nous avaient donné une faim de loup. Abandonnant nos cannes autour de l'étang, on a rejoint la 4 L et sorti les provisions, salivant déjà à l'idée du festin qui nous attendait.

J'adore les pique-niques, surtout avec papy Jean. On a pris place sur la couverture à carreaux, débouché la limonade et papy a commencé la distribution des sandwiches.

– Qu'est-ce que c'est que ce... aaargh ? a fait Jean-A. avec horreur en

lâchant le sien.

Du pain à moitié mangé dépassaient de curieux tronçons blanchâtres qui gigotaient en tout sens.

– Un sandwich à la pieuvre ! a crié Jean-C.

– Les tentacules ! a bredouillé Jean-D. en devenant blanc comme un linge. Ils bougent encore !

J'ai senti mon estomac se révolter. Dans ma précipitation tout à l'heure, je m'étais trompé en rangeant les sandwiches et les avais glissés dans le panier d'asticots...

Les vers grouillaient au milieu des tranches de pain et les sandwiches étaient tous immangeables. Même un monstre préhistorique dégénéré n'en

aurait pas voulu.

– Qui veut ma part ? j'ai murmuré.

– N'approche pas ça de ma figure ! a hurlé Jean-A.

– Tu disais que c'était comme des nouilles ! j'ai ricané, avant qu'un haut-le-cœur me cloue le bec.

– Papy, a fait Jean-C. d'une voix mourante, je crois que je vais vomir...

– Plus jamais je ne mangerai de sandwiches de ma vie ! a gémi Jean-D., le visage verdâtre lui aussi.

Ça a été un fabuleux pique-nique, mais surtout pour les poissons de l'étang. Les sandwiches ont fini dans l'eau et on a dû se contenter de limonade et de carrés de chocolat.



Ce n'était pas trop grave, parce que personne n'avait plus très faim tout à coup. Chacun grignotait du bout des lèvres, vérifiant chaque bouchée de crainte d'y découvrir un habitant clandestin.

En plus, le vent s'était levé. De gros nuages s'amoncelaient dans le ciel. Papy Jean, qui ne rate jamais une occasion pour mettre de l'ambiance, a lâché un petit rot et a dit :

– Tiens, le tonnerre gronde... Le temps est à l'orage !

Ça résumait bien la situation, alors on s'est tous mis à rigoler comme des bossus.

Avec papy Jean, c'est un peu comme

quand on est seuls avec papa : on a le droit de dire des gros mots entre hommes ou de faire des choses interdites sans risquer d'être grondés.

– C'est la limonade, s'est excusé papy Jean pour rire. Je n'ai pas l'habitude d'en boire.

– Moi, a commencé Jean-A., j'ai un copain, même sans limonade, il peut réciter l'alphabet rien qu'en...

– Papy ! s'est soudain exclamé Jean-E. Ma clochette ! Elle sonne !

On avait presque oublié nos cannes à pêche, disposées en cercle autour de l'étang pendant qu'on pique-niquait.

Celle de Jean-E. était si petite qu'elle dépassait à peine des hautes herbes. Une canne de nabot, avait ricané Jean-A., sur

laquelle papy Jean avait fixé un minuscule grelot.

C'était lui qu'on entendait tinter.  
Diling-diling ! Diling-diling !

– C'est le zinodaure ! a triomphé Jean-E.  
Ze l'ai attrapé !

Papy a saisi l'épuisette et on est partis à fond de train vers l'étang.

Ce devait être une sacrée prise parce que le bout de la gaule pliait presque à toucher l'eau. Diling-diling ! Diling-diling !

– Remonte-le en douceur ou la ligne va casser, a conseillé papy Jean, prenant la tête des opérations. Voilà, comme ça... Doucement...

Arc-bouté sur sa canne, Jean-E.

bataillait ferme, la langue tirée, tandis qu'on faisait des bonds sur la berge en hurlant pour l'encourager :

– Vas-y ! vas-y !

M. Martel, mon maître de CM2, nous avait parlé d'un livre dans lequel un vieil homme se bat toute la nuit pour remonter de l'eau un espadon géant. C'était un peu la même chose qui nous arrivait, sauf que lorsque Jean-E. a ramené sa prise sur le bord, c'était un minuscule poisson argenté, à peine plus gros qu'une balle de revolver, qui gigotait au bout de son hameçon.

– C'est ça, le zinodaure ? a demandé Jean-E.

On faisait cercle autour de l'épuisette, écarquillant les yeux pour tenter de

l'apercevoir.

– Mieux que ça, mon garçon, l'a félicité papy Jean. C'est un bébé ablette. Une prise magnifique !

– On dirait un suppositoire, a ricané Jean-A.

– Suppositoire toi-même, a fait Jean-C.

– Heureusement qu'on ne comptait pas dessus pour le dîner, a plaisanté papy. On ne nourrirait même pas une famille de Pygmées avec.

– On va le manzer ? a demandé Jean-E.

– Je laisse ma part, j'ai dit en pensant à tous les vers de terre qu'il avait dû avaler.

– Si on le faisait griller au barbecue ?  
a proposé Jean-D.

– Ze veux pas qu'on manze mon poisson ! a sangloté Jean-E.

– J'ai une idée, a dit papy Jean. Si or le ramenait à la maison ?

– On pourrait le donner comme dessert à Première et Deuxième Chaîne, a suggéré Jean-A.

– C'est qui, Première et Deuxième Chaîne ? a demandé Jean-C.

– T'occupe, banane ! j'ai fait.

– Ze veux pas non plus qu'on le manze en dessert ! a zozoté Jean-E. en recommençant à pleurer.

– De toute façon, a dit Jean-D., on n'a rien pour le ramener.

– Ne t'inquiète pas, a dit papy en séchant les larmes de Jean-E. Je sais ce qu'on va faire.

Comme le poisson était minuscule, il passait facilement par le goulot de la bouteille de limonade. On l'a remplie d'eau, puis papy l'a rebouchée avec un morceau de bois qu'il a taillé avec son canif à six lames.

– Comme ça, il a dit, on ne rentrera pas bredouilles et tu auras un poisson rien qu'à toi.

– Ze l'appellerai Suppozitoire ! a zozoté fièrement Jean-E.

– Pourquoi pas Thermomètre ? a proposé Jean-D.

C'est alors que l'orage a éclaté.

La pluie s'est mise à tomber si brusquement que ça a été la débandade. Chacun courait dans tous les sens, cherchant un endroit où s'abriter.

– Suppozitoire ! pleurnichait Jean-E. en serrant sa bouteille contre lui. Il va se faire mouiller !

– Il est déjà dans l'eau, banane ! a ricané Jean-A.

Comme il n'y avait pas assez de place pour nous six sous le saule pleureur, on est repartis comme des dératés, et c'est le moment qu'a choisi Jean-C. pour tomber dans l'étang.

Jean-D. a essayé de l'aider, mais il a glissé à son tour dans la vase.

Pendant ce temps, papy Jean se battait



avec la serrure de la 4 L parce que Jean-E. avait claqué la porte en laissant les clefs à l'intérieur...

C'est papa et maman qui ont fait une drôle de tête ce soir-là en nous voyant descendre de la voiture du garde champêtre.

– Tu attendais une équipe d'égoutiers ? a demandé papa d'un air songeur.

– Non, a fait maman.

– Des hommes-grenouilles ?

– Non plus.

– Aïe ! a fait papa. Alors j'ai peur que ce soient nos enfants.

– Ils sont cinq ? a demandé maman.

– Oui.

– Tous avec les oreilles décollées ?

– Oui, a dit papa.

– Alors c'est eux, a dit maman. Fini la tranquillité...

En tête venait Jean-E., serrant fièrement contre lui une bouteille de limonade où nageait Suppositoire, la plus petite ablette du monde.

Derrière, sous une couverture trempée, venaient Jean-C. et Jean-D., les cheveux couverts de cresson.

Suivait Jean-A., les bottes lestées d'eau croupie jusqu'à ras bord et faisant à chaque pas un étrange splotch-splotch.



Je fermais la marche avec papy Jean, portant le matériel de pêche et le panier à provisions qui gouttait comme une passoire.

– Tout s’est bien passé ? a ricané papa en nous accueillant sous le porche.

– Oh, une petite averse sur la fin, a dit papy, mais trois fois rien... N'est-ce pas, les enfants ?

– Trois fois rien, on a répété tous en chœur.

– Ah bon, a dit papa en détachant une feuille de nénuphar des cheveux de Jean-C. J'ai cru un instant que vous étiez entrés en collision avec une essoreuse à salade.

– Un petit problème de clefs sur la 4 L, a dit papy Jean. Notre ami le garde champêtre a eu la gentillesse de nous raccompagner.

– C'est à cause du zinodaure, a zozoté Jean-E.

– Non, des sandwiches à la pieuvre, a

expliqué Jean-C.

– C'est la faute de Suppositoire, a commencé Jean-D.

– Pardon ? a dit papa en ouvrant des yeux ronds.

– Plus tard, a dit papy. Ce serait trop long à expliquer.

– Alors à la douche, mes pêcheurs, a dit maman, ou votre grand-mère va en faire une attaque. Un bon poulet rôti vous attend, avec des pommes de terre sautées.

– Génial !

On était tellement affamés et couverts de boue que, pour une fois, on a filé se doucher à l'eau froide sans même protester.



## Il pleut

J'adore les jours de vacances où il pleut. Surtout à la campagne, dans la maison de papy Jean.

La terre sent bon, la pluie résonne sur le toit, on se sent bien au sec, protégés par les murs épais. Les bottes mouillées sont rangées par taille devant la porte, un peu fumantes à cause du feu qui

crépité, le temps passe très lentement et on n'a rien à faire.

J'adore m'ennuyer. J'ai la collection de Tintin un peu moisie qu'on a trouvée dans la maison, mes livres de la Bibliothèque verte. Je me vautre dans le fauteuil de la chambre, les jambes sur l'accoudoir, et je passe des heures à rêvasser en écoutant la pluie tomber.

Papa aussi adore ne rien faire. À cause du mauvais temps qu'on a depuis trois jours, il ne peut plus bricoler avec papy Jean. Ça doit le mettre de bonne humeur parce que, cet après-midi, il a lancé :

– Et si on faisait un marathon de jeux de société ?

– Super ! on a crié.

On a sorti du placard de l'entrée tous les jeux qu'on a trouvés et on s'est installés sur la grande table de la cuisine.

– C'est moi qui distribue, a dit Jean-A. Sinon je joue pas.

Comme Jean-E. et Jean-D. voulaient absolument faire le marathon avec nous, on a commencé par des jeux pour petits.

– Trop facile, les dominos ! a ricané Jean-A. en faisant une muraille avec les siens. C'est bon pour les minus !

Mais quand Jean-E. a placé un double-six et gagné la partie, Jean-A. n'a plus rigolé du tout.

– Si on jouait au Cochon qui rit ? a proposé Jean-D.



– Cochon toi-même, a dit Jean-C.

– C'est moi que ze vas encore gagner !  
a zozoté Jean-E.

– Non, c'est moi ! a dit Jean-D. en renversant la moitié de sa limonade.

– Gagné, a dit papa. Suppression des boissons gazeuses.

C'est rare que papa ait le temps de jouer avec nous à des jeux de société. Mais là, c'était les vacances, il se sentait une patience à toute épreuve et il était bien content d'échapper au marathon de bavardage entre maman et mamie Jeannette qui avait repris au salon.

– Si on faisait un jeu des Sept Familles ? il a proposé joyeusement en

tirant sur sa pipe.

On a tous fait semblant de trouver ça génial. Papa joue si rarement avec nous que tout le monde avait envie de lui faire plaisir.

Il s'est mis avec Jean-E. pour l'aider à tenir ses cartes et la partie battait son plein quand Jean-A. a dit en ricanant :

– Dans la famille Débile, je voudrais le deuxième.

– Débile toi-même, j'ai dit. Dans la famille Bigleux, moi je voudrais l'aîné.

– Très bien, a dit papa. Les deux fils Tête-à-Claques sont éliminés du jeu.

Il n'avait pas l'air de plaisanter, alors on est restés à ruminer et à se faire des grimaces, Jean-A. et moi, jusqu'à la fin de la partie.

– C'est nul, d'abord, les marathons, a fait Jean-A.

– Pardon ? a dit papa en ôtant la pipe de sa bouche.

– Rien, rien, a dit Jean-A.

– Papa, Jean-C. n'arrête pas de regarder mon jeu ! a rapporté Jean-D.

– C'est pas vrai ! a crié Jean-C. C'est lui qui pique des cartes dans la pioche !

– Bon, a dit calmement papa. Puisque c'est comme ça, tout le monde est éliminé.

– Et moi ? Z'ai pas triché ! a zozoté Jean-E. C'est pas zuste !

– Comment ? a fait papa qui commençait à perdre sa patience à toute épreuve.

– Il dit que c'est pas juste, a traduit Jean-C. C'est parce qu'il a un cheveu sur la langue.

– C'est pas vrai ! a pleurniché Jean-E. Z'ai pas de ceveu sur la langue !

– Ni sur le crâne, d'ailleurs, a ricané Jean-A.

Heureusement, c'était l'heure du goûter.

Maman et mamie Jeannette nous avaient préparé de grands bols de chocolat et des tartines de confiture si épaisses qu'on avait du mal à mordre dedans. On s'est jetés dessus comme des goinfres, et ça a calmé tout le monde.

– Ça va, chéri ? a dit maman. Tout le monde s'amuse bien ?

– La prochaine fois que je propose un marathon, chérie, rappelle-moi de me casser la jambe avant, a dit papa avec un petit rire.

En fait, les choses sérieuses ne faisaient que commencer.

Après les jeux pour petits, on s'est séparés en deux groupes : maman a pris Jean-D. et Jean-E. et les trois plus grands sont restés avec papa pour le choc des Titans.

– Monopoly ! a dit Jean-A. en se frottant les mains. Cette fois, ça va vraiment saigner !

– Je vous préviens, a dit papa. Les mauvais joueurs fileront directement dans leur chambre sans passer par la

case départ. C'est compris ?

– D'accord, a dit Jean-A., mais c'est moi qui tiens la banque.

– Non, c'est moi, a dit Jean-C.

– Je suis premier en calcul mental, j'ai dit.

C'est comme ça chaque fois qu'on joue : Jean-A. et Jean-C. veulent toujours avoir la caisse pour pouvoir piquer dedans en cachette des billets de cinquante mille.

Papa a mis tout le monde d'accord.

– Je suis le chef de famille, il a dit. La banque, c'est mon affaire.

Comme c'est lui qui nous donne notre argent de poche, on n'a pas osé protester et la partie a commencé.

En fait, ça n'était pas très équilibré.

Moi contre les autres, c'est un peu comme un champion du monde opposé à des amateurs de division d'honneur.

J'ai un truc infailible pour gagner au Monopoly : acheter un seul hôtel, mais dans la rue la plus chère, la rue de la Paix. Celui qui tombe dessus se fait tellement massacrer que j'en ai mal au cœur pour lui à l'avance. Mais tant pis : au Monopoly, pas de quartier...

Jean-C., qui n'est qu'un moyen, n'arrêtait pas d'acheter des maisons sur toutes les cases où il tombait. Au bout de deux tours seulement, il avait déjà dû faire un emprunt à la banque.

Jean-A., lui, est tellement radin qu'il passe son temps à faire des piles de

billets qu'il compte et recompte en ricanant sans jamais rien acheter.

– Mes enfants, a dit papa en lâchant de petits nuages de fumée, ce jeu de société doit être pour vous une source d'enseignement.

Papa adore les jeux éducatifs. Une année, il nous a offert pour Noël La Grammaire amusante, avec des batailles de participes passés et d'auxiliaires, mais les règles étaient tellement compliquées qu'il l'a rapportée chez le marchand et qu'on n'en a plus jamais entendu parler.

– Le Monopoly, a continué papa, est un peu à l'image de la vie. Point ne sert d'être trop économe, comme Jean-A., ni un panier percé comme Jean-C... Prenez



plutôt exemple sur moi : placez votre argent avec audace mais discernement, sans tout miser sur une seule case comme Jean-B.

Papa est très fort au Monopoly. Mais quand il s'est retrouvé deux fois en prison sans toucher les vingt mille francs, il a commencé à moins s'amuser.

Pendant ce temps-là, Jean-A. n'arrêtait pas de tomber sur les maisons de Jean-C. Sa pile d'argent fondait à vue d'œil et à chaque billet qu'il devait déboursier, on aurait dit qu'on lui arrachait une dent de sagesse ou les végétations.

– Aboule le fric ! disait Jean-C.

– Sale richard, râlait Jean-A. Ça t'amuse de plumer les plus pauvres que

toi ?

Puis papa est sorti de prison, mais pour aller directement sur la taxe de luxe.

– Restons beau joueur, il a dit en grimaçant un sourire. Après tout, c'est l'école de la vie.

Moi, je commençais à douter de ma technique infailible : tout le monde sautait à pieds joints par-dessus mon hôtel super cher pour tomber chez Jean-C.

– Cinq, a fait Jean-A. Rue de Vaugirard...

– C'est encore chez moi ! a claironné Jean-C. qui disparaissait presque derrière les billets.

– Rue de la Paix, a dit papa après

avoir lancé le dé à son tour.

– C'est chez moi ! j'ai crié en me frottant les mains. En plein sur mon hôtel ! Tu as intérêt à faire un emprunt parce que ça va te coûter un maximum !

Papa a écarquillé les yeux en découvrant le montant du loyer qu'il avait à payer.

– Erreur, il a dit en toussotant. Le dé était... euh... cassé.

– Comment ça, cassé ? j'ai bégayé.

Le dé était tombé clairement sur le trois, pile dans la rue de la Paix ! Mais papa l'avait déjà repris et le secouait dans sa paume, l'air concentré.

– Cassé, il a répété. Les règles sont formelles : « Dé cassé, dé rejoué »...

– Jamais de la vie ! j’ai protesté. Il était pas cassé !

Papa s’est tourné vers les autres, l’air indigné, pour les prendre à témoin.

– Vous l’avez bien vu, vous autres, n’est-ce pas ?

– Oui, mon papa chéri, a ronronné ce fayot de Jean-A.

– menteur ! j’ai dit. Il était pas cassé !

– Non, a fait Jean-C. Jean-B. a raison : le dé n’était pas cassé.

– Est-ce que vous accusez votre propre père de tricherie ? a demandé papa en nous foudroyant du regard.

Ses oreilles étaient devenues écarlates tout à coup, et ses mâchoires étaient si serrées sur le tuyau de sa pipe que je

l'entendais distinctement craquer.

J'ai gargouillé quelque chose pendant que Jean-C. replongeait le nez dans ses billets.

– Très bien, a dit papa en reposant délicatement le dé au centre du plateau. Je ne resterai pas une minute de plus à une table de mauvais joueurs !

– Tu avais perdu, de toute façon, a risqué Jean-C.

Papa s'est levé d'un geste théâtral :

– Là n'est pas la question ! Ce jeu est stupide, d'abord, et si je tenais le fabricant qui ose l'appeler « éducatif », j'aurais deux mots à lui dire, croyez-moi !

– Tout va bien, chéri ? a lancé maman qui jouait aux dames avec les petits.

– À merveille ! a dit papa en enfonçant son chapeau d'un coup de poing. Je vais juste me dégourdir les jambes avant d'assommer quelqu'un.

– Par ce temps ? a fait maman en regardant la pluie qui ruisselait sur les vitres.

Mais papa avait déjà disparu dans la bourrasque, les pans de son imperméable flottant derrière lui.

Sa sortie nous a un peu coupé le sifflet. Enfin, surtout à moi. J'ai regardé mon hôtel, puis le dé, puis mon hôtel encore sans bien comprendre ce qui venait de m'arriver.

– Papa aurait dû te réduire en bouillie, a ricané Jean-A. en faisant mine de

malaxer quelque chose.

– Juste au moment où j’allais tous vous mettre sur la paille ! a râlé Jean-C.

– Sales tricheurs ! j’ai dit. Vous aviez peur de tomber chez moi, c’est tout !

– Je te préviens, a dit Jean-A., ça va saigner.

– Deux contre un petit gros, a dit Jean-C. en ricanant à son tour. Ça va être un carnage.

– Aah ! j’ai dit. Laissez-moi rire !

On a commencé à se rouler dans les boîtes de jeux éducatifs, puis maman est intervenue.

– Puisque c’est comme ça, elle a dit, filez dans votre chambre. Et que je ne vous revoie plus jusqu’au dîner.

On est sortis la tête basse. Après papa,

c'était au tour de maman de piquer une colère. Décidément, ça n'était pas notre journée.

– Dommage, a fait Jean-A. en plongeant sur le lit. On commençait juste à s'amuser.

– C'est mon oreiller, j'ai dit. Enlève tes sales pieds de là.

– Tu veux que je te fasse ma prise secrète ? a dit Jean-A.

– Essaie un peu, j'ai dit. Je te préviens, j'ai fait du judo avec François Archampaut.

– Trop nul, a rigolé Jean-A. J'ai pas peur des bretelles noires.

On a commencé à se rouler sur le couvre-lit, puis Jean-C. s'en est mêlé et



ça a dégénéré.

C'est comme ça qu'a fini la journée de marathon.

C'était gentil de la part de papa d'avoir voulu nous occuper, mais en fait j'aurais préféré m'ennuyer tout seul avec les Tintin et mes Bibliothèque verte.

Il ne pleut pas si souvent pendant les grandes vacances. C'était dommage d'avoir perdu une journée à des jeux éducatifs alors qu'on aurait pu ne rien faire du tout.

Seulement, après dîner, papa est entré sans bruit dans la chambre.

Tout le monde dormait, sauf moi. J'avais pris ma lampe de poche et je lisais en cachette, la lumière tamisée par

ma couverture, en grignotant des raisins secs.

J'adore faire ça quand la pluie tombe dehors. J'ai l'impression d'être dans une cabane secrète ou un igloo, bien au chaud pendant que le vent hurle et que les gouttes tambourinent sur les volets.

J'ai eu juste le temps d'éteindre ma torche quand papa est entré. Il n'a pas dû s'en apercevoir parce qu'il s'est assis au bord du lit sans se fâcher.

– Tu dors, Jean-B. ? il a murmuré.

– Oui, j'ai dit. Enfin non...

– Tu sais, a continué papa, j'ai repensé à ce dé cassé tout à l'heure...

– C'est pas grave, j'ai dit. De toute façon, tu n'avais plus d'argent pour

payer.

– Je ne suis plus très sûr qu’il était cassé, il a dit en toussotant. Je pense même que c’est toi qui avais raison...

– Tu n’avais pas tes lunettes, j’ai dit. C’est peut-être pour ça.

– Peut-être, a fait papa. Mais je te dois une revanche, mon garçon. Et cette fois, promis, je mettrai mes lunettes !

– D’accord, j’ai dit.

Il m’a ébouriffé les cheveux avant de se lever.

– Qu’est-ce que tu dirais de demain, s’il pleut toujours, histoire de ne pas s’ennuyer ?

– Tu vas le regretter, j’ai dit avec un grognement de plaisir. Je vais te ratiboiser jusqu’au dernier centime !

– C'est ce qu'on va voir, a répondu papa du tac au tac. Je te préviens, je vendrai chèrement ma peau. Pas question de tomber sur ton hôtel cinq étoiles pourri !

Et on s'est mis tous les deux à rigoler dans le noir comme des bossus.





## La visite des cousins Fougasse

On était déjà à la moitié des vacances quand papa a dit :

– Les enfants, je compte sur vous. Nous ne serons partis que quelques

jours, le temps de trouver une maison à Toulon. En notre absence, interdiction formelle de jouer avec des allumettes ou de s'approcher trop près de la mare !

C'est rare que papa et maman partent tous les deux. Six garçons, c'est un peu comme une portée de chiots qu'on n'a pas eu le courage de noyer : impossible de les caser, dit souvent papa, à moins de se fâcher à mort avec ses meilleurs amis...

– Ne vous inquiétez pas, a dit mamie Jeannette en agitant vers eux la menotte de Jean-F. Et profitez bien de votre petite escapade à deux !

Elle nous avait rangés sur le perron par ordre de taille, la raie coiffée du

même côté, et elle posait fièrement au milieu comme M. Martel sur la photo de classe.

– Tu es sûre que tu sauras te débrouiller avec mes six diabolins ? a demandé maman, un peu inquiète quand même.

Elle portait un foulard sur les cheveux, son nécessaire de toilette à la main, et quand elle nous a embrassés, ses joues sentaient un parfum que je connaissais bien : celui des soirs où elle sort avec papa pour dîner au restaurant ou aller au cinéma.

– Sois sans crainte, a assuré mamie Jeannette en enlevant les doigts que Jean-F. avait glissés dans son nez. Il suffit d'un peu d'organisation.

Maman a froncé les sourcils, comme si cette phrase lui rappelait quelque chose, puis elle a haussé les épaules avant de marmonner : « Après nous le déluge ! » et de sauter en voiture à côté de papa.

– Au revoir, les enfants ! elle a lancé. Et soyez bien sages !

– Chérie, a dit papa en démarrant, les vacances commencent vraiment...

Et on les a regardés s'éloigner, le cœur un peu gros, en agitant la main jusqu'à ce que la voiture ait disparu au détour du chemin.

– Eh bien, a dit mamie Jeannette, vous en faites une tête ! Est-ce que vous n'êtes pas contents d'avoir bientôt une



belle maison ? Et puis vos pauvres parents ont bien mérité d'être un peu sans enfants...

Mamie ne peut pas comprendre. Bien sûr, ça nous faisait plaisir de les voir partir tous les deux, sans la galerie chargée à bloc ni six garçons qui se disputent à l'arrière. Pourtant, ils nous manquaient déjà.

C'est drôle, une famille de huit... On manque de place, on se donne des coups de coude, on voudrait être fils unique ou orphelin, sans personne pour vous mettre ses pieds dans la figure ou vous expédier séance tenante aux enfants de troupe... Mais quand l'un d'entre nous n'est pas là, c'est comme au jeu de Sept Familles lorsqu'il manque une carte :

tout paraît bizarre, faussé, comme si la carte perdue avait rendu tout le jeu inutile.

– En tout cas, a dit mamie, défense de rester à l'intérieur par ce beau soleil. Amusez-vous dehors et profitez du bon air de la campagne.

Moi, il suffit qu'on me donne l'ordre de m'amuser pour que je n'en aie plus envie du tout.

C'était au tour des moyens et de Jean-E. de monter sur le tracteur de papy Jean pour aller arroser, alors on s'est retrouvés tout seuls, Jean-A. et moi, à traîner dans le jardin, les mains dans les poches en se demandant ce qu'on pouvait bien faire.

D'abord, on a voulu se fabriquer des lance-pierres pour décaniller des boîtes de conserve vides au bout du champ. Mais mamie a crié que c'était interdit d'aller aussi loin.

Alors, on a pris les vieux vélos et organisé une course de vitesse autour de la pelouse, mais c'était interdit aussi, à cause des morceaux de carton qu'on faisait vrombir dans les rayons et qui risquaient de réveiller Jean-F.

Ensuite, on a voulu jouer avec Première et Deuxième Chaîne, mais mamie nous a crié qu'il était interdit d'aller dans le hangar. Qu'on n'avait pas le droit non plus de saccager le potager avec nos bottes, ni d'essayer de nous

rompre le cou en grimpant dans les arbres du bosquet...

À quoi ça sert d'avoir un jardin si on ne peut rien y faire ?

En nous retrouvant vautrés sur le perron comme deux malheureux, mamie s'est vraiment mise en colère : puisqu'on était incapables de s'amuser tout seuls avec tout l'espace qu'on avait, elle allait organiser des jeux, et on allait voir ce qu'on allait voir !

Le lendemain, elle avait préparé des tas d'idées, rédigées sur des petits papiers pliés en quatre et mélangés dans un chapeau.

– « Concours de dents blanches », a lu Jean-C. en tirant la première.

– « Jeu de la chambre la mieux

rangée », a déchiffré Jean-D. en tirant la seconde.

– « Championnat du monde de politesse », a lu Jean-A. en roulant des yeux effarés derrière ses lunettes.

« Jeux Olympiques de l'épluchage de carottes », disait le dernier papier.

– Il y a un prix pour chaque épreuve, a dit mamie, toute contente de ses idées. Par laquelle voulez-vous commencer ?

– Les dents blanches ! a zozoté Jean-E. qui n'a que la moitié des siennes et comptait bien gagner le prix.

– J'ai comme l'impression qu'on s'est fait avoir, j'ai dit quand on a tous été réunis dans la salle de bains à se brosser les dents comme des malades.

– Tu crois ? a ricané Jean-A. J'ai jamais vu des jeux aussi nuls !

– C'est moi que ze vas gagner ! a zozoté Jean-E. en s'échappant le premier, la bouche pleine de dentifrice.

– Non, c'est moi ! a crié Jean-D. en le poursuivant dans le couloir.

On a fait semblant de s'amuser avec mamie un petit moment, histoire de lui faire plaisir, mais on tirait tous une telle mine, à part Jean-E., que même elle n'avait plus l'air d'avoir envie de distribuer des récompenses.

Alors Jean-A. a essayé de proposer le concours de celui qui regarderait la télé le plus longtemps, mais mamie a refusé tout net. Pas question de nous laisser

nous abrutir devant des émissions stupides alors que nous avons une grande maison et un immense jardin à notre disposition.

C'est là que ça a dégénéré...

– D'accord, a marmonné Jean-A. Puisque c'est comme ça, je vais porter plainte à la Société protectrice des enfants...

– Pardon ? a fait mamie Jeannette.

– Rien, a fait Jean-A.

– Tu viens de perdre le Championnat du monde de politesse, a dit mamie d'un air pincé.

– M'en fous, a fait Jean-A. dans sa barbe.

– Pardon ? a dit mamie.

– « Meftou ! » a bredouillé Jean-A. et

devenant jaune comme un citron. C'est... euh... du latin... Ça veut dire... euh...

– « Pardon », a traduit papy Jean qui rentrait à cet instant des courses. C'est ce que disaient les Romains quand... euh... quand les mots avaient dépassé leur pensée... Une façon de s'excuser, en quelque sorte. N'est-ce pas, Jean-A. ?

– Oui, papy, a fait Jean-A., pas très fier de lui.

Heureusement que papy lui aussi a fait du latin en 5<sup>e</sup>, parce que sinon ça aurait sacrément cassé l'ambiance.

– Et maintenant, il a dit en déballant ses paquets, si on faisait le concours du



plus gros mangeur de bifteck et de pommes frites ? J'ai une faim de loup, pas vous ?

– Super ! on a crié.

Sauf cet étourdi de Jean-C. qui s'était jeté sur les carottes et en avait déjà épluché une douzaine pour gagner le premier prix.

– Mais d'abord, a dit papy, venez m'aider à vider la 4 L. Je crois que j'ai une ou deux petites choses dans le coffre qui devraient vous intéresser...

– Et le concours d'épluchage ? a fait Jean-C. qui ne comprend jamais rien.

En fait, il y avait six paquets dans la 4 L. Un pour chacun, enveloppés dans du papier brillant et marqués de nos initiales.

– Un camion de jouets a perdu ça sur la route, a dit papy Jean avec un clin d'œil. J'ai pensé qu'il valait mieux le ramasser.

Papy Jean trouve toujours des cadeaux incroyables.

Il y avait un clown en tissu pour Jean-F., un pistolet à eau pour Jean-E., un Jokari pour Jean-D., un ballon de football pour Jean-C., une sarbacane pour moi, tirant de vraies fléchettes avec des ventouses, et pour Jean-A. le *Manuel des Castors Juniors*.

– C'est la dernière édition, a dit papy Jean. On y apprend à construire une cabane et à devenir aimable en six leçons.

– Meftou ! a dit alors Jean-E. qui venait de l'arroser avec son nouveau pistolet à eau.

– Pardon ? a fait papy.

– Ze m'excuze, a zozoté Jean-E.  
Meftou !

– C'est du latin, a expliqué Jean-D.

On a tous remercié papy et, pour une fois, on s'est presque battus pour mettre la table et préparer l'apéritif.

Plus tard, papa et maman ont téléphoné : ils avaient trouvé une jolie maison moderne, toute blanche, avec des volets verts et un bout de jardin ! Il n'y avait que quatre chambres, mais très grandes, avec des placards immenses et des fenêtres ouvrant sur une petite cour.

Puis maman a voulu nous dire un mot à chacun.

– Est-ce qu’il fait beau à Toulon ? je lui ai demandé.

– Un temps merveilleux, a répondu maman. Mais vous nous manquez tous les six... Soyez bien sages, d’accord ?

– Jean-B. ? a dit papa en prenant le téléphone à son tour. Tu sais quoi ? À côté de notre nouvelle maison, il y a une petite bibliothèque de paroisse avec tous les Club des Cinq ! Il paraît qu’on a le droit d’y emprunter quatre livres par semaine !

Dans mon lit, cette nuit-là, j’ai rêvé de notre nouvelle maison.

Elle avait un toit de tuiles roses, et ma chambre était presque aussi grande qu'un terrain de football. J'y avais installé mon circuit de voitures Scalextrix Spécial Vingt-Quatre Heures du Mans. Il était si long qu'il sortait de la pièce, grimpait l'escalier, faisait le tour de l'étage et revenait par le salon, après une série de boucles et de chicanes interminables sur lesquelles je faisais rugir à cent à l'heure un bolide aux pneus fumants.

Derrière la mienne, la voiture de Jean-A. avait un tour de retard. J'allais franchir la ligne d'arrivée en grand vainqueur quand soudain, dans la ligne droite près des tribunes, quatre paires de

grosses galoches se sont posées sur le circuit...

Impossible de freiner ! Mon bolide est parti en vol plané et, à l'instant où il allait se désagréger sur le carrelage, je me suis réveillé.

– Debout là-dedans, a dit mamie Jeannette en tirant les rideaux. Assez traîné au lit. Il fait un temps magnifique et j'ai une merveilleuse surprise à vous annoncer.

Une série de grognements lui a répondu à mesure qu'on sortait un œil de sous les draps.

– Devinez, a continué mamie. Vos cousins Fougasse viennent passer la journée avec vous !

– Meftou ! a fait Jean-A. en laissant

retomber sa tête sur l'oreiller.

Il ne manquait plus que ça ! On déteste les cousins Fougasse. Ils nous refilent leurs vieux vêtements pourris lorsqu'ils ont fini de les user à fond, nous envoient des images de communion et, à chaque Noël, des cartes de vœux faites à la main, avec des Pères Noël obèses et des sapins qui ressemblent à des brosses à bouteille déplumées.

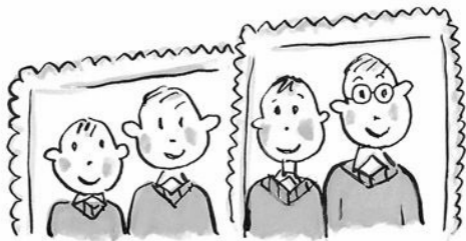
Mamie Jeannette adore les cousins Fougasse.

– Je compte sur vous pour me faire honneur, elle a dit. Vos cousins ont reçu une excellente éducation, contrairement à certains ici que je ne nommerai pas... N'est-ce pas, Jean-A. ? Alors inutile de

chercher à les épater avec de nouveaux mots latins.

Quand ils sont arrivés, on les attendait en rang d'oignons sur le perron, les cheveux encore mouillés de la douche et un sourire de bienvenue scotché de force sur la bouche.

– Pierre-A., Pierre-B., Pierre-C. e Pierre-D... Dites bonjour à vos cousins, les enfants, a fait oncle Pierrot.





Ils étaient quatre, en rang d'oignons eux aussi, avec les cheveux ras et des oreilles si décollées que leurs têtes ressemblaient à de petites soupières avec des anses sur les côtés.

– Bonjour, cousins ! ils ont claironné tous en chœur.

– Comme ils sont bien élevés ! s'est extasiée mamie.

Ils portaient les mêmes shorts ridiculement courts, des gilets tricotés qui pendouillaient et de grosses galoches montantes, les mêmes que celles que j'avais vues en rêve massacrant mon circuit de voitures Scalextrix.

– 'On'our ! on a répondu, les

mâchoires à demi paralysées par notre sourire de bienvenue.

– Ze vous présente mon poisson, a zozoté Jean-E. en montrant fièrement aux cousins son ablette dans sa bouteille.

– Plus tard, a dit mamie. Le déjeuner n’attend pas. Comme vous avez certainement beaucoup de choses à vous dire entre cousins, je vous ai tous mis à la même table. C’est une merveilleuse idée, n’est-ce pas ?

En fait, ça ne l’était pas tellement.

On a passé le repas à ricaner chacun de notre côté en s’observant à travers la table d’un air dégoûté. Les oreilles de plus en plus rouges, les cousins Fougasse n’arrêtaient pas de faire des bulles avec leur paille et d’essuyer leurs

doigts graisseux sur leurs gilets tricotés.

– Et si vous alliez jouer tous ensemble ? a proposé papy un peu plus tard. On vous appellera pour le dessert.

Les cousins Fougasse en ont profité pour quitter la table en hurlant et courir à travers la maison avec leurs grosses galoches.

– Qu'est-ce que c'est que cette crotte de nez ? a demandé Pierre-A. en tombant en arrêt devant la bouteille de limonade où tournait le poisson de Jean-E.

– Sortez de notre chambre ou vous êtes morts, a dit Jean-A.

– C'est pas une crotte de nez, a fait Pierre-B. en tapant du doigt sur le verre pour terrifier Suppositoire. C'est un bout

de réglisse mâchouillé.

– Non. C’est Suppozitoire, morpoisson, a zozoté Jean-E.

– On dirait un têtard ! a ricané Pierre-C.

– Têtard toi-même, a dit Jean-C.

Pierre-A. avait pris la bouteille et l’agitait comme un malade. Alors Jean-E. s’est mis à pleurer et ça a dégénéré.

– Pose le poisson de mon frère, j’ai dit, ou ça va finir dans un bain de sang.

– Essaie un peu, a ricané Pierre-A. Je te préviens, je fais de la boxe française.

– Ça t’amuse de faire pleurer les plus petits que toi ? a fait Jean-A. en enlevant ses lunettes.

Et il a mis une beigne à Pierre-A.

– Vous vous entendez bien, les

cousins ? a demandé mamie avec un grand sourire en passant la tête par la porte de la chambre.

– Super ! on a tous crié en chœur.

Elle était à peine sortie que Pierre-C. s'est mis à sauter à pieds joints sur le matelas des moyens.

– Interdit de sauter sur les lits ! a fait Jean-A. C'est mamie qui l'a dit.

– M'en fous, m'en fous, m'en fous ! a chantonné Pierre-B. en s'y mettant à son tour.

– C'est mon lit, a fait Jean-C. Enlevez vos galoches pourries de là.

– Nous touchez pas, d'abord, ou on le dit à mamie, a ricané Pierre-C. en rebondissant de plus belle.

– Essaye un peu ! a dit Jean-C. en se jetant sur lui.

Comme c'était aussi son lit, Jean-D. a mis une gifle à Pierre-D. qui s'était assis tranquillement à regarder les Tintin.

– Touche pas nos livres avec tes doigts gras, il a dit.

– Mamie ! Il m'a frappé ! a trépigné Pierre-D. en devenant écarlate comme une écrevisse.

Il s'est jeté sur Jean-D. et ils ont commencé à se rouler sur la descente de lit.

– Quatre contre quatre, a dit Pierre-A. en ôtant ses lunettes à son tour. Sinon, on le dit à mamie.

– D'accord, a dit Jean-A. Vous l'aurez

voulu. Mais on touche pas aux affaires.

Et il a balancé à Pierre-A. un grand coup de polochon.

En une seconde, ça a été la bagarre générale.

Pour que ce soit équilibré, Jean-E. s'était retiré dans son coin, le pouce dans la bouche, protégeant la bouteille de son poisson des coussins qui volaient.

On allait mettre une sacrée dérouillée aux cousins Fougasse quand mamie Jeannette nous a appelés depuis le jardin.

– Les cousins ! Si vous jouiez plutôt dehors tous ensemble ? Il fait un temps magnifique !

– Y a pas de dessert, dans cette

baraque ? a râlé Pierre-A. en remettant ses lunettes.

– C'est les miennes, a dit Jean-A. en les lui reprenant des mains. Les tiennes sont pleines de traces de doigts grasseyeux.

– Tu crois ? a fait Pierre-A.

– Sûr, a fait Jean-A.

Ils ont échangé leurs lunettes et on est sortis dans le jardin.

– Vous avez de la chance, a ricané Pierre-B. Une minute de plus, et on vous écrabouillait.

– Répète un peu pour voir ? a fait Jean-C.

Comme on était un peu trop près des adultes qui prenaient le café sous le



noyer, on a traîné un moment sans savoir quoi faire.

– D’abord, a dit Pierre-A., on vous passera plus nos vêtements quand ils seront trop petits.

– Vous pouvez les garder, j’ai fait. Ils grattent et ils sont nuls.

– Surtout qu’on crache dessus avant de vous les envoyer ! a ricané Pierre-C.

– Et si on faisait une course sur vos vélos minables ? a proposé Pierre-A. en montrant les vieilles bécanes grinçantes que nous avait rafistolées papy Jean.

– Pas touche, a dit Jean-C. C’est des vélos de compétition.

– Nous, au camping, a dit Pierre-C. en haussant les épaules, on a les mêmes demi-course que ceux du Tour de

France, avec douze vitesses et un porte-gourde sur le cadre.

– Ça vous gêne pas pour le sprint d’avoir les oreilles décollées ? a ricané Jean-C.

– Et si on allait dans le potager ? a proposé Pierre-D.

– D’accord, a fait Jean-A. Mais si on se fait prendre, on dira que c’est à cause de vous.

– De toute façon, a dit Pierre-A., on est les chouchous de mamie Jeannette. Elle vous croira jamais.

On s’est tranquillement assis sur le muret tandis que les cousins Fougasse couraient comme des dératés d’arbre en arbre, se goinfrant de prunes et

saccageant les cerisiers.

– Mamie va les massacrer ! a fait Jean-C. avec un frisson de plaisir.

– Sûr, a dit Jean-A. En plus, les prunes sont pleines de vers.

– Quand je pense à la colique qu'ils vont avoir ! a fait rêveusement Jean-C.

Puis on a commencé à se bombarder avec des reines-claudes trop mûres en se poursuivant dans le potager.

On commençait juste à s'amuser quand Pierre-A. a mis les mains sur son ventre, le visage déformé par une atroce grimace. Puis ça a été au tour de Pierre-B., de Pierre-C. et de Pierre-D. de file à fond de train dans la maison.

– Qu'est-ce que j'avais dit ? a murmuré Jean-C.

Quand ils sont revenus, ils étaient blancs comme du papier à cigarette.

– Si on faisait un jeu calme ? a proposé Pierre-A.

– D'accord, on a dit. Mais c'est nous qui commençons.

– Non, c'est nous, ils ont dit.

– Pas question, a fait Jean-A. On l'a dit en premier.

– Bon, d'accord, a dit Pierre-B. Mais à quoi on joue ?

Comme on ne savait pas quoi faire, on est rentrés dans la chambre et Pierre-B. a commencé à regarder dans mon cahier secret.

– Pas touche, j'ai dit, ou ça va mal finir.

Pierre-A. avait trouvé ma sarbacane et s'amusait à tirer des fléchettes à ventouse sur Jean-A., alors ça l'a un peu énervé. Pendant ce temps, Pierre-C. et Pierre-D. avaient sorti le Jokari de Jean-C. et tapaient comme des malades dans la balle. Comme c'était une balle super rebondissante, elle sautait d'un mur à l'autre et a manqué de renverser la bouteille de Suppositoire.

Jean-E. s'est mis à pleurer, alors Pierre-C. lui a mis une taloche.

– Ça t'amuse de frapper des plus petits que toi ? a dit Jean-C. en lui rendant sa beigne.

– Laisse mon frère tranquille ! a dit Pierre-A. en lui faisant une prise de

boîte française.

– Vous l’aurez voulu, les gars, a fait Jean-A. en ôtant ses lunettes.

– Et si on faisait un jeu calme ? a proposé Pierre-D.

Mais personne ne l’a entendu. On était trop occupés à se peigner comme des malades pendant que Jean-E., sa bouteille à la main, sautait sur le lit en criant :

– Ze vous préviens ! Ze sais faire du zudo !

On a juste eu le temps de remettre un peu d’ordre avant que les cousins s’aillent. Quand mamie Jeannette, oncle Pierrot et tante Pierrette sont entrés dans la chambre pour annoncer qu’ils partaient, on était tous assis sur le tapis,

le dos contre les lits, tranquillement plongés dans la lecture de la vieille collec' de Tintin.

– Vous vous êtes bien amusés ? a demandé mamie.

– Hon hon, on a fait sans lever la tête de nos livres.

– Puisque vous vous entendez aussi bien, a suggéré tante Pierrette, pourquoi les petits Jean ne viendraient-ils pas passer avec nous une journée au camping ?

– Quelle merveilleuse idée, a fait mamie. Vous êtes d'accord, les enfants ?

– Super ! on a crié tous en chœur.

Heureusement que mamie ne pouvait pas voir la tête qu'on faisait derrière nos

Tintin.

– Cette fois, on va vous massacrer ! a ricané Jean-A. en se penchant vers l'aîné des Fougasse.

– Jamais vous n'en sortirez vivants ! a ricané Pierre-A. à son tour.

N'empêche, ça nous a fait un drôle de vide quand ils sont partis. Pour une fois qu'on pouvait se battre autrement qu'entre nous !

On est restés un moment sur le perron, agitant hypocritement la main jusqu'à ce que leur voiture disparaisse, puis mamie a dit avec un gros soupir :

– Vos cousins sont si charmants, n'est-ce pas... Et si bien élevés !

– Meftou ! a ricané Jean-A. dans sa



barbe.

– Pardon ? a fait mamie.

– Euh... c'est fou ! a acquiescé Jean-

A.

– Comme quoi, a dit mamie en souriant, rien ne vaut un peu de discipline et quelques bons principes éducatifs !

On a tous opiné gravement.

Malgré leur crâne en soupière et leurs oreilles prodigieusement décollées, les cousins Fougasse avaient au moins raison sur un point : ils seront toujours les chouchous de mamie Jeannette.



## Le camembert volant

C'est toujours comme ça avec les grandes vacances.

On a l'impression qu'elles ne finiront

jamais et puis, un jour, on découvre avec surprise que le moment de partir est arrivé et qu'on n'en a pas assez profité.

Déjà, maman commence à rassembler les bagages. Les vêtements pour le départ sont préparés sur une étagère de l'armoire. Défense de salir et de semer nos affaires partout ! Depuis son retour de Toulon, maman passe ses journées à faire des lessives en pestant contre la campagne qui verdit les pantalons et qui laisse sur les chaussettes des épines de chardon.

Moi, j'adore les fins de vacances, quand on commence à mettre des pulls le soir et à penser à la rentrée.

Avec Jean-A., un matin, on a fait une course à vélo jusqu'au village d'à côté

pour aller acheter les dernières vignettes du Tour de France qui manquaient dans nos albums. Le papetier avait sorti les affaires de classe et ça sentait une délicieuse odeur de plastique, de craie et de cartables neufs... On est restés un long moment à tripoter les trousse, les répertoires, les rapporteurs et les protège-cahiers de couleur, et j'avais presque hâte qu'on soit le premier jour de classe.

– Tu verras, a dit Jean-A., la 6<sup>e</sup>, c'est génial ! En plus, comme on sera ensemble, les grands n'ont pas intérêt à t'embêter ou ils auront affaire à moi !

Quand on est revenus, papa nous attendait avec les photos qu'il a prises

de notre nouvelle maison. On s'est assis autour de lui et il les a fait circuler, tout fier, en guettant nos réactions.

– Alors ? il a dit. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Un doigt ! a fait Jean-C.

– Un morceau de maman ! s'est exclamé Jean-D.

Papa est très fort comme photographe. On aurait dit des prises de vue sous-marines, avec des objets non identifiés qui flottaient au premier plan.

– C'est la faute de ce maudit appareil, il a dit en toussotant. Voilà le... euh... salon, à moins que ce ne soit...

– Le garage ? a proposé Jean-A.

– Un lavabo ! a crié Jean-C. C'est la salle de bains !

– Tu la tiens à l’envers, banane, j’ai dit en la retournant. Regarde : c’est un portrait très ressemblant de la chaussure de papa.

– Tu as refait les papiers peints ? a demandé Jean-A. en louchant sur une autre photo. Parce que là, on dirait que le mur est tout gondolé...

– Puisque vous y mettez de la mauvaise volonté, a dit papa un peu vexé en reprenant les photos, tant pis pour vous... Vous garderez la surprise.

Inutile de vous raconter la journée qu’on a passée avec les cousins Fougasse. Un vrai carnage comme l’avait prédit Jean-A.

Le camping où ils partent en vacances est immense, avec des centaines de caravanes dispersées dans les dunes, une seule douche collective et un vent de force 4 qui penche les pins à angle droit. Forcément, comme les cousins Fougasse jouaient sur leur terrain, on a été un peu désavantagés au début... Tante Pierrette avait voulu organiser un concours de châteaux de sable sur la plage, mais ça a vite dégénéré. Après, oncle Pierrot a fait un barbecue, on a mangé sur une table pliante et bu des litres de limonade tiède avant d'aller dans les rochers ramasser des crabes avec nos épuisettes.

On a joué à s'envoyer des paquets d'algues gluants à la figure et, à la fin,

on avait tellement de sable dans le maillot qu'on aurait dit qu'on avait tous des couches pleines, comme Jean-F.

Ça a été une super journée.

Juste avant de partir, Pierre-B. qui avait pris une pelle dans l'œil a appelé à la rescousse un copain qu'il s'est fait au camping.

– C'est mon meilleur ami, a averti Pierre-B. Je vous préviens, son père a une DS 19 et il sait casser des briques rien qu'avec ses poings. Il va tellement vous massacrer que ça me fait pitié pour vous.

– Mince ! j'ai fait en voyant son meilleur copain débouler. Ça alors !

– Ça alors ! a fait son meilleur copain en s'arrêtant net de courir.



Vous le croirez si vous voulez, mais c'était François Archampaut.

Mon meilleur copain à moi.

– Qu'est-ce que tu fais-là ? j'ai balbutié.

– Et toi ? il a dit.

En fait, il m'a tout expliqué. Comme son père est agent secret, ils font juste semblant de faire du camping. En fait, ils passent la nuit à surveiller la plage à la jumelle infrarouge au cas où des nageurs de combat arriveraient par la mer avec leurs fusils-harpons et leurs grenades sous-marines.

– Mince ! j'ai dit. Ça alors !

– Eh oui, mon vieux, a dit François Archampaut d'un air modeste.

François Archampaut n'est pas le genre à se vanter, même s'il a la plus belle caravane du camping, entièrement équipée de meubles d'époque et d'un appareil sonar ultra-sophistiqué.

– Dommage que mon père dorme, il a dit, sinon je t'aurais fait visiter.

Ce qui m'embêtait quand même, c'est que Pierre-B. prétende être le meilleur copain de François Archampaut, vu que le meilleur ami de François Archampaut, c'est moi.

– Laisse tomber, il a dit. C'est juste une couverture. Nous deux, on restera fidèles jusqu'à la mort.

– Au fait, j'ai dit, un peu gêné de le trahir. J'ai... euh... changé de métier

pour plus tard : je voudrais être astronaute, et plus trop agent secret...

– C'est comme moi, il a dit en hochant la tête. C'est quand même incroyable ! Comment tu as deviné ?

Celui qui n'en croyait pas ses oreilles quand je lui ai raconté, c'est Jean-A.

Comme il a des lunettes, aucun fils d'agent secret ne veut être son ami. Alors il dit que François Archampaut n'est qu'un menteur, qu'il raconte des histoires parce qu'il a perdu sa mère quand il était tout petit et que ça lui a un peu tapé sur le ciboulot.

Mais moi je crois François Archampaut. À quoi ça servirait d'avoir un meilleur ami, sinon ?

Il y a d'autres grandes nouvelles pour cette fin de vacances.

D'abord, on est retournés à l'étang avec papy Jean pour relâcher Suppositoire. Il avait tellement grandi en quelques jours qu'il n'avait plus la place de nager dans sa bouteille de limonade.

Jean-E. a un peu pleuré de perdre son poisson. Mais Suppositoire n'aurait pas été heureux dans notre maison de Toulon, et encore moins de faire tout le chemin en voiture jusque-là. Un poisson, même de la taille de Suppositoire, c'est fait pour être libre et vivre avec les siens, pas pour servir de décoration sur une étagère ni grignoter toute sa vie des

miettes de biscottes ou de barquettes à la fraise.

Ce qui a un peu consolé Jean-E., c'est Première et Deuxième Chaîne. Maintenant qu'ils ont un mois, papy Jean les laisse rentrer dans la maison et a même installé leur panier dans le placard de notre chambre, dans un petit coin bien chaud et bien protégé.

Jean-E. leur a fabriqué un Jokari spécial, avec une balle de ping-pong attachée à une ficelle. La nuit, quelquefois, on entend le toc-toc ! de la balle qui rebondit sur le parquet, des bruits de poursuite et de dérapages. Première et Deuxième Chaîne cherchent à se faufiler sous nos couvertures, nous mordillent le bout des pieds, mais dès

qu'on allume, ils filent sous le lit et ça recommence.

– Je préférerais une vraie télé, râle à chaque fois Jean-A. en se fourrant la tête sous l'oreiller. Au moins, on peut l'éteindre quand on veut dormir !

Maman a beau dire que ce n'est pas sain, deux chatons qui dorment dans une chambre, elle n'a pas osé nous l'interdire vu que c'était une idée de papy. L'après-midi, quand elle prend le café sous le noyer, allongée dans une chaise longue, Première et Deuxième Chaîne ont l'habitude de venir tous les deux faire la sieste sur ses genoux, et elle fait attention à ne pas faire de bruit en tournant les pages de son livre pour

ne pas les réveiller.

Est-ce que les animaux sont nécessaires aussi au développement affectif des parents, comme ils le sont à celui des enfants ? Il faudra que je regarde dans mon *Album des jeunes* quand on sera à Toulon.

Depuis quelques jours, Jean-A. et moi, on prépare une surprise pour la fin des vacances.

C'est moi qui en ai eu l'idée, même si Jean-A. dit le contraire.

Chaque après-midi, avec l'aide de papy Jean, on s'enferme dans son établi pour bricoler en grand secret. On a trouvé les plans dans le *Manuel des Castors Juniors*, avec la liste du matériel nécessaire : colle, fil de pêche

avec un moulinet comme dévidoir, baguettes de bois, papier, plus un sachet de douze feutres de couleur pour la décoration.

Long John Silver, la tourterelle de papy Jean, nous regarde travailler, clignant de son œil rond à chaque coup de marteau. Sa patte est guérie. Elle ne boite plus du tout et papy dit qu'il va pouvoir lui rendre bientôt sa liberté.

Quand le grand jour est arrivé, mamie Jeannette a dressé une table au bout du champ, avec une grande nappe blanche et des serviettes en papier pliées dans les verres de tous les jours.

Mamie est une grande cuisinière et elle s'était surpassée pour l'occasion. Il



y avait des tartes aux fruits du jardin, une montagne de réglisses, des fraises, de la crème fraîche, des caramels maison au beurre et un délicieux cocktail d'été à base de limonade et de sirop de cerise.

De son côté, Jean-C. qui est nul en orthographe avait préparé un programme, copié sur une grande feuille de papier Canson brûlée aux coins pour qu'elle ressemble à un vieux parchemin :

*Rassemblemen dans la prerie*  
*Surprise des grand*  
*Goûté pour tou le monde*

Jean-D. et Jean-E. avaient été chargés

de disposer les chaises pliantes en arc de cercle, comme au théâtre, et de vendre les tickets.

Ça, c'était une idée de Jean-A. : cinquante centimes par place assise, avec une réduction pour papa et maman, mais sur présentation de la carte Famille Nombreuse uniquement.

– Sur présentation de la carte ? s'est étranglé papa qui avait oublié la sienne. Mais enfin, tu me reconnais ! Je suis votre père !

– C'est le règlement, a dit Jean-D. Pas de carte Famille Nombreuse, pas de réduction.

Papa a eu beau râler, comme au Monopoly, il a dû payer plein tarif pour

lui et pour maman, plus les places de Jean-E. et de Jean-F. qui n'ont pas d'argent de poche parce qu'ils sont trop petits.

Quand tout le monde a été assis, Jean-A. et moi avons présenté notre surprise.

C'était un grand cerf-volant triangulaire, à peu près de la taille de Jean-D., avec une armature renforcée et une toile sur laquelle j'avais dessiné des écoutilles comme sur un vrai module spatial. De chaque côté, Jean-A. avait ajouté des ailerons plus petits qui ressemblaient à des panneaux solaires, et sur la pointe inférieure, une longue traîne où pendait une boîte à camembert recouverte de papier d'aluminium.

– C'est magnifique, a applaudi maman.

Mais à quoi sert cette petite boîte ?

C'était ça, mon idée. Elle m'était venue en voyant Neil Armstrong planter son drapeau sur la Lune.

À chaque fin de vacances, on fait des vœux pour l'année suivante, on prend de bonnes résolutions, comme de bien travailler en classe, de ranger notre chambre ou de ne pas nous disputer. Cette fois, nos souhaits enfermés dans la petite boîte à camembert partiraient dans l'espace, accrochés au cerf-volant. Qui sait : si les extraterrestres existent et qu'ils ont autant de super pouvoirs qu'on le dit dans les bandes dessinées, peut-être voudraient-ils nous donner un coup de main et réaliser nos vœux ?

– C'est une idée formidable, a approuvé papa.

– On peut demander ce qu'on veut ? a dit Jean-D., incrédule.

– Bien sûr, j'ai dit. Tout ce qu'on veut.

– Sauf une sœur, a précisé Jean-A. De toute façon, les extraterrestres sont trop intelligents : ils n'acceptent pas les filles dans l'espace.

Il a distribué des crayons et des feuilles de papier, et chacun s'est isolé pour écrire son vœu. Puis, l'un après l'autre, on a plié notre message avant de le glisser dans la boîte à camembert.

– Moi, z'ai demandé à maman d'écrire mon vœu : que Suppozitoire ne soit pas

manzé par le zinodaure ! a zozoté Jean-E.

– Et moi qu'on aille tous les samedis à la piscine municipale de Toulon, a dit Jean-D.

– Et moi d'être dispensé de tour de vaisselle, a dit Jean-C.

– Parce que tu crois que les Martiens savent ce que c'est, un tour de vaisselle ? a ricané Jean-A.

Ce n'était pas bien difficile de deviner son vœu à lui : avoir enfin la télé et pouvoir regarder *Rintintin* en rentrant de l'école.

Je me suis bien gardé de révéler le mien : pour que les souhaits se réalisent, ils doivent rester secrets, et ce dont je rêve le plus au monde, c'est d'avoir un

chien rien qu'à moi. J'ai même écrit son nom, Dagobert, mais après je me suis demandé si les extraterrestres lisaient aussi le Club des Cinq et s'ils pourraient comprendre.

Le plus compliqué, ça a été de donner un nom à notre cerf-volant spatial. Jean-D. voulait l'appeler Mefrou 1, Jean-E Super-Zino-Volant, Jean-C. n'avait aucune idée et Jean-A., qui veut toujours être le chef, a dit que si on ne l'appelait pas Prototype Jean-A., il refusait de le faire décoller.

– Et pourquoi pas le Camembert volant ? j'ai proposé.

– Camembert volant toi-même, a ricané Jean-C.

C'est mamie Jeannette qui, pour une fois, a mis tout le monde d'accord :

– Que diriez-vous de l'appeler tout simplement... Apollo Jean ?

C'était une super idée. Je me suis dépêché de l'écrire sur un petit coin de la toile au marqueur indélébile, puis papa a pris une photo de nous tous, le soleil dans les yeux, avec le cerf-volant qui tirait déjà sur son fil comme s'il était pressé de s'envoler.

– Moi, a dit papa en rebouchant son objectif, je n'ai qu'un vœu à formuler : que mes six Jean soient heureux à Toulon et qu'ils continuent d'être des enfants aussi formidables. Qu'en penses-tu, chérie ?



– Oui, a dit maman. Je n'ai rien d'autre à demander.

– Moi si, a dit mamie Jeannette : que vous reveniez tous ici pour les prochaines vacances.

– Et cette fois, a dit papy Jean, le dinosaure n'aura qu'à bien se tenir !

– Hourra ! on a crié. Vive Super Mamie et Super Papy !

Il ne restait plus qu'à lancer Apollo Jean. Comme papa, Jean-A. est très fort en bricolage, mais notre appareil avait une forme si spéciale qu'il lui a fallu s'y reprendre à deux fois pour lui permettre de s'envoler.

Jean-F. s'est mis à pédaler comme un malade dans sa chaise haute quand il a

vu le cerf-volant filer à l'oblique, encore retenu par le fil qui se dévidait en sifflant. Il a rasé la cime des arbres puis, soudain, s'est rétabli pour grimper tout droit comme un ballon dans le ciel bleu.

Quand le fil est arrivé au bout du dévidoir, le cerf-volant s'est immobilisé. Comme on voulait encore en profiter un peu, Jean-A. a noué l'extrémité du fil au pied de la table et on a goûté tous ensemble en le regardant se balancer au-dessus de nos têtes comme une minuscule ablette au bout de sa ligne.

Celle qui a paru la plus étonnée en découvrant notre cerf-volant, c'est la tourterelle quand papy l'a libérée. Avec

de petits rou ! rou ! étonnés, Long John Silver a clopiné jusqu'à la porte de sa cage, clignant de l'œil comme si elle n'osait pas encore se lancer. Puis, dans un battement d'ailes, elle a pris son essor et a filé au ras des herbes.

On l'a vue s'élever au bout du champ, revenir, repartir encore, voltigeant autour du cerf-volant comme si elle ne supportait pas de le voir prisonnier et qu'elle l'invitait à la suivre.

Le soleil commençait à baisser, il fallait se résoudre à lâcher Apollo Jean s'il voulait gagner la stratosphère tant qu'il faisait encore jour.

— À toi l'honneur, Jean-B., a fait Jean-A., la bouche pleine de tarte à la cerise.

– À moi ? j'ai dit, un peu étonné.

– C'est ton idée, banane, il a dit avec un haussement d'épaules. Moi, c'est une vraie fusée que je voulais fabriquer, avec des pétards et un module pour Première et Deuxième Chaîne. Ils auraient été les premiers chats à voyager dans l'espace.

C'est papy qui n'avait pas voulu, de peur que Première et Deuxième Chaîne finissent en saucisses grillées.

– Tu crois qu'un cerf-volant peut monter jusqu'à la Lune ? a demandé Jean-D.

– Bien sûr, a dit papy. Et bien plus haut encore.

– Alors, les astronautes, là-haut, ils

vont le voir passer ? a demandé Jean-C.

– Qui sait ? a fait papy Jean.

L'instant solennel était arrivé. Retenant mon souffle, j'ai dénoué le fil qui retenait le cerf-volant à la table pendant que les autres entamaient le compte à rebours :

– Six ! Cinq ! Quatre ! Trois...

Le cerf-volant, encouragé par Long John Silver, tirait si fort que j'étais obligé de le retenir à deux mains.

– ... Deux ! Un ! Zéro !

J'ai tout lâché.

Apollo Jean a fait un bond et il est monté comme une flèche, aspiré par les courants. Même Long John Silver avait du mal à le suivre.

Puis il s'est stabilisé et a commencé à

dérivé. Un moment, on l'a suivi des yeux en silence, filant vers l'horizon jusqu'à ne plus être qu'une minuscule virgule noire égarée dans l'espace, emportant avec lui nos vœux pour l'année prochaine.

Et puis, juste au moment où il disparaissait dans une montagne de nuages couleur de crème Chantilly, une petite voix s'est exclamée :

– Meftou !

On s'est tous retournés.

– Chérie ! a balbutié papa. Jean-F. vient de prononcer son premier mot !

– Impossible, a dit maman. Il est trop petit !

– Meftou ! a répété Jean-F. en

pédalant fièrement dans sa chaise.

– Meftou ? a répété papa. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est du latin, a dit Jean-A.

– Du latin ? a dit papa, rouge de fierté en sortant Jean-F. de sa chaise. Chérie ! Notre petit dernier a dit son premier mot en latin !

– Incroyable ! a dit maman qui n'en croyait pas ses oreilles. Quelle intelligence !

– C'est tout mon portrait ! a dit papa en serrant Jean-F. dans ses bras.

Comme on se pressait autour de lui pour l'applaudir, Jean-F. est devenu tout rouge et s'est arrêté de respirer, alors papa s'est dépêché de le repasser à maman en disant :

– J’ai peur que les couches de notre latiniste soient pleines, chérie...

– Mais au fait, a dit maman. Qu’est-ce que ça veut dire « meftou » ?

Papy nous a adressé un grand clin d’œil complice :

– « Le mot de la fin », je crois, non ? Qu’en pensez-vous, mes Jean ?

Ce soir-là, après la fête, dans la maison endormie, j’ai sorti mon cahier secret et j’ai écrit le titre du roman que j’ai décidé d’écrire quand on sera à Toulon.

Ça s’appellera *Le Camembert volant*. C’est l’histoire d’un équipage de six astronautes, commandé par un super



héros du nom de Jean-B., qui part en mission vers la planète Mars. Comme ils ont décidé d'emmener tous leurs meubles, leur vaisseau ressemble un peu à un camion de déménagement intergalactique, avec une galerie à bagages sur le toit du module et un lieutenant à lunettes qui n'arrête pas de râler et de vouloir être le chef...

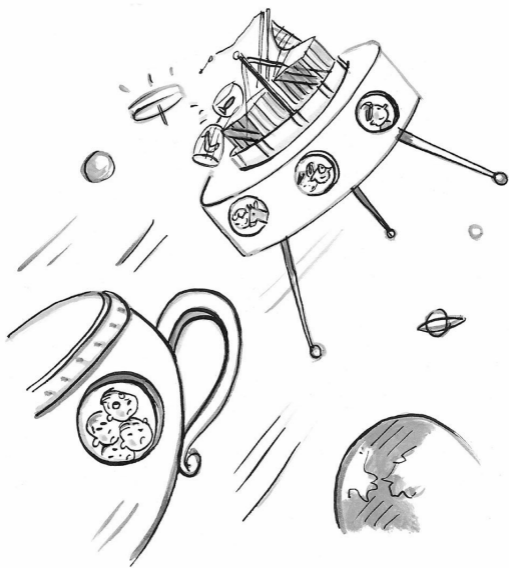
Je ne sais pas encore ce qui leur arrivera. Juste qu'ils auront un chien, un poisson voyageant dans un aquarium spécial, et quatre cousins félons au crâne en forme de soupière lancés à leur poursuite à travers l'espace-temps...

Le reste, j'ai tout le temps de le découvrir.

Mais quand j'aurai fini mon histoire,

je l'enverrai à mon meilleur copain,  
François Archampaut.

Je suis sûr qu'il va l'adorer.



# Jean-Philippe Arrou-Vignod

L'auteur

**Jean-Philippe Arrou-Vignod** est né le 18 septembre 1958 à Bordeaux. Il a vécu successivement à Cherbourg, Toulon, Antibes, avant de se fixer en banlieue parisienne. Après des études à l'École normale supérieure et une agrégation de lettres, il est professeur de français dans un collège. Boulimique de lecture durant toute son enfance, il s'essaie à son tour très tôt à l'écriture et publie son premier roman en 1984 chez

Gallimard. Lorsqu'il écrit pour les enfants, il se fie à ses souvenirs, avec le souci constant d'offrir à ses lecteurs des livres qu'il aurait aimé lire à leur âge. Il est notamment l'auteur de la série Enquête au collège (Folio Junior).

## Dominique Corbasson

L'illustratrice

**Dominique Corbasson** a fait des études de dessin aux Arts appliqués. Elle est devenue styliste puis, de la mode, elle est passée à l'illustration. Depuis plusieurs années, elle dessine pour la presse féminine, la publicité, les livres d'enfants... en France, au Japon et aux États-Unis. Elle a également signé la bande dessinée *Les Sœurs Corbi* chez Gallimard. Dominique Corbasson est mère de trois enfants.

# La famille des Jean-Quelque-Chose

---

## 2. Le Camembert volant

Quand on est six frères et qu'on s'appelle Jean-A., Jean-B., Jean-C., Jean-D., Jean-E. et Jean-F., impossible de s'ennuyer un seul instant. Au menu de cet été : un déménagement, des vacances chez papy Jean, un poisson nommé Suppositoire, une ribambelle de cousins aux oreilles décollées... sans oublier bien sûr un mystérieux camembert volant

et des parents pas trop coulants.  
Décidément, ça déménage chez les  
Jean !

Après *L'Omelette au sucre*, retrouvez les  
aventures d'une **famille extravagante** et  
savourer l'**humour tendre** de Jean-Philippe  
Arrou-Vignod.





Découvrez toute la collection en  
version numérique [ici](#)

# GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston-Gallimard

75238 Paris Cedex 07

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2003, pour le texte et les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2009, pour la présente édition

Couverture : Illustrations de Dominique Corbasson

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

Avec le soutien du



[Centre national du livre](http://www.cnl.fr)

Cette édition électronique du livre  
*Le camembert volant* de Jean-  
Philippe Arrou-Vignod  
a été réalisée le 25 octobre 2013 par  
les [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
Elle repose sur l'édition papier du  
même ouvrage,  
achevé d'imprimer en avril 2004  
par la Société Nouvelle Firmin-  
Didot  
(ISBN : 9782070625529 - Numéro  
d'édition : 165487)

Code Sodis : N60418

ISBN : 9782075037365 Numéro  
d'édition : 261921.